

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

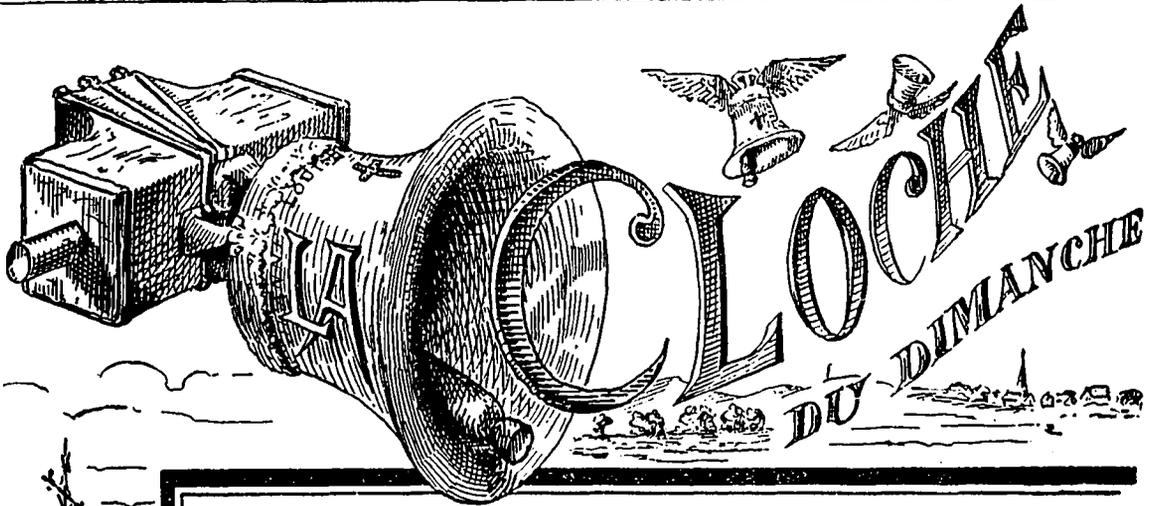
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 11.

Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.
par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c.

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00
par année.

Annonces, 10c. la ligne pour la 1re inser-
tion. Pour les insertions subséquen-
tes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances
G. VEKEMAN,

B. P.—2177.

NOEL !

Salut ! adorable berceau.
Crèche bénie où le vent pleure ;
Ouvre toi..... le ciel est bien beau,
Et tout nous redit : voici l'heure !.....

Minuit ! Entendez-vous l'airain
Chanter l'heure d'un grand mystère ?
Entendez-vous ce bruit divin
Semant la paix sur notre terre ?.....

L'Etoile suspendra son cours
Tout au-dessus de l'humble étable
Où, froidement et sans secours,
Va naître l'Enfant adorable.

Les Rois de l'Extrême-Orient
Accourront tous, remplis d'ivresse,
Portant à ce divin Enfant
Les vœux de leur cœurs en liesse.

La lune est belle et le ciel pur,
Tout dans la nuit sourit, rayonne,
Et, sous le grand dôme d'azur,
Brille l'amour qu'un Dieu nous donne.

Montréal, Décembre 1897

Les anges, sur leur harpe d'or,
Chantent le glorieux cantique,
Qu'aujourd'hui, l'on entend encor
Résonner sous le saint portique.

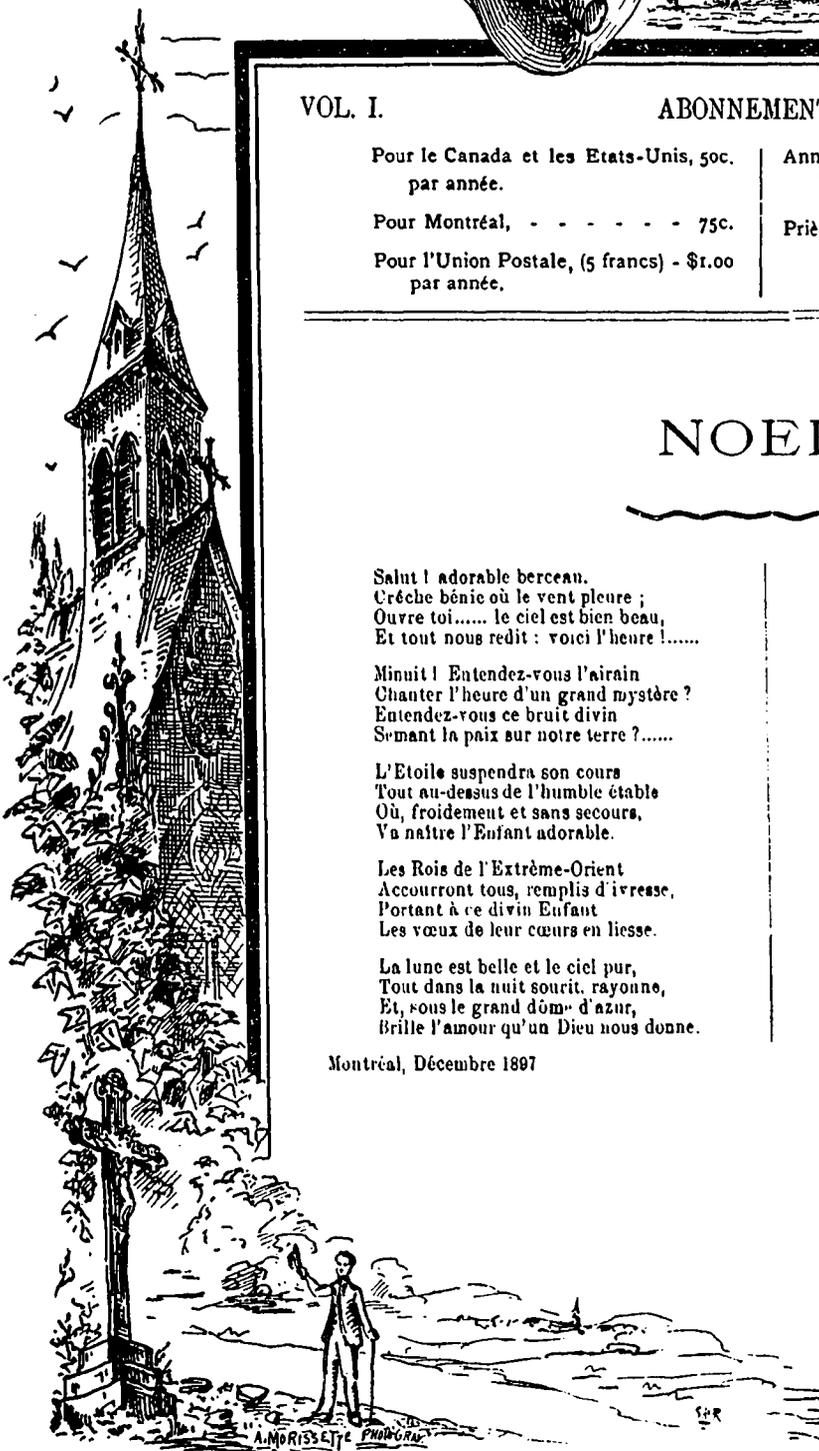
Les bergers quittent les ormeaux,
Pris d'une crainte solennelle,
Entonnant sur leur chalucieux
Des chants où l'amitié se mêle.

Pendant ce glorieux concert
De la grande et belle nature,
Se tient à genoux l'Univers
Adorant l'humble Créature.

Elle est humble, mais par amour :
Du grand monde elle est l'espérance
Et, plus brillante que le jour,
Elle est pour nous la délivrance.

Réjouissez-vous ! ô Nations !
Peuples ! croyez à votre vie ;
C'est l'heure des rémissions
Car, il est né, notre Messie !.....

EDMOND LADOCHEUR.



“ Celui qui écrit — propage, prête, donne
ou lit dans les assemblées populaires — de
bons livres — ou de bons journaux — fait
plus de bien que s'il guérissait les malades,
rendait la vue aux aveugles ou ressuscitait
les morts.”

GRÉGOIRE VIII.

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur: JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, - RUE ST-NICOLAS, - 33
MONTREAL



JEUDI, 23 DECEMBRE, 1897.

BONNE FETE DE NOEL.

HEUREUSE NOUVELLE ANNEE

C'est avec une grande joie que j'ai accepté l'agréable tâche d'offrir, au nom du comité de rédaction de la *Cloche*, à tous nos protecteurs, abonnés et zélés, et à tous ceux qui y ont des droits, nos souhaits et nos vœux à l'occasion des belles Fêtes de Noël et de la Nouvelle Année.

A tout Seigneur tout honneur. Après avoir chanté le *Gloria* de circonstance, nous remercions Saint Antoine de Padoue, qui a beaucoup fait pour nous depuis que nous avons mis notre petite *Cloche* sous sa protection spéciale. Nous lui souhaitons que son culte se propage partout.

A l'Épiscopat canadien, nous souhaitons le bonheur de voir tous les fidèles respecter son autorité paternelle et suivre ses enseignements avec une confiance toute filiale.

A notre vénérable Archevêque, actuellement en voyage, une santé parfaite et un heureux retour avec de bonnes nouvelles pour tous ceux qui désirent sincèrement le triomphe de l'Église.

Aux membres du Clergé, le zèle apostolique qui fait les bons pasteurs et la douce satisfaction de voir la paix et l'union régner dans leurs paroisses.

A nos gouvernants, sagesse et prudence et le désir sincère de bien remplir tous leurs devoirs.

A nos amis de la première heure, à ceux qui nous ont aidés à fonder la *Cloche*, nous souhaitons que la Providence leur rende au centuple ce qu'ils ont fait pour notre modeste entreprise.

A nos Abonnés, nous souhaitons que la nouvelle année soit pour eux une année de bonheur et de prospérité.

A nos zélés et à nos zélatrices, nous offrons, avec nos remerciements sincères, nos vœux et nos souhaits pour leur bonheur et celui de leurs familles.

A tous, bonne Fête de Noël et une heureuse Nouvelle Année!

DOCTEUR X.

Le Chant de la Bouilloire

C'était, en 1890, mon tour de garder la ferme, pendant que les autres membres de la famille se rendraient à l'église paroissiale pour assister à la Messe de Minuit.

Assis près d'un bon feu, je lisais le *Crieri du Foyer*, de Charles Dickens. J'ai toujours aimé ce charmant écrivain, ce savant analyste du cœur humain, qui inspire si bien l'amour du beau, du vrai, du bon.

Qu'il est gentil, le doux chant de sa bouilloire et que d'utiles conseils il donne à la vaillante ménagère; comme il sait calmer les angoisses du gros bonhomme de mari, qui a douté un instant de l'amour de sa petite femme bien-aimée!

Et voilà que, moi aussi, seul dans cette grande maison silencieuse, j'entends chanter la bouilloire dont le bec lance un jet de blanche vapeur...

Que me veut-elle donc, cette chanteuse à la voix monotone?... Il me semble qu'elle me parle et je crois la comprendre... Oui, en effet, elle me parle de mon enfance; elle me raconte l'histoire d'une autre bouilloire, qui chantait alors sur le poêle de ma grand-mère, surtout les grands jours de fêtes, lorsque tous, enfants et petits-enfants, nous entourions la vénérable femme... Quel agréable langage, que celui de la belle et luisante bouilloire! Elle nous disait: "Honorez, aimez beaucoup, vous tous jeunes et vieux, respectez sincèrement cette bonne et vieille grand-mère, qui vous donne tant de sages conseils, tant de beaux exemples. Gravez profondément dans vos cœurs tout ce qu'elle vous dit, car elle est près de la tombe et ses regards sont tournés vers le ciel!... Elle répète souvent ces belles paroles de l'Évangéliste: Aimez-vous les uns les autres..."

Chante! oh! chantez encore, ma joyeuse bouilloire! Parlez-moi de ma jeunesse, évo-

quez de doux souvenirs, créez de chères visions... Arrachez-moi, s'il le faut, quelques larmes, mais laissez-moi revivre ma vie, parlez-moi de l'avenir, faites briller dans mon cœur un petit rayon d'espérance.

J'entends au loin le son argentin de la cloche. Minuit, l'heure solennelle! En ce moment le prêtre monte à l'autel, tous les fronts s'inclinent et sous la voûte azurée, constellée d'étoiles brillantes, les anges chantent:

— Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Chante, chante toujours, ma gentille bouilloire; et si tu n'es pas capable de me donner le bonheur, donne m'en du moins l'illusion.....

J'ai revu, l'an dernier, le jour du Nouvel-An, la bouilloire de ma grand-mère. Et je l'ai entendue, chantant comme autrefois, de sa même voix monotone, lançant toujours sa même gentille colonne de buée blanche... C'était certainement le même chant qu'à l'époque bénie de ma jeunesse. Comment se fait-il qu'il ne produisit pas sur mon cœur, jeune encore pourtant si le corps a vieilli, le même effet si doux, si consolant? Suis-je donc devenu mauvais ou insensible? A force d'être tendues, les cordes qui vibraient si harmonieusement au moindre soufflé, se sont-elles brisées? Non, je sais comprendre encore les voix mystérieuses qui parlent à mon cœur et à mon âme, je les comprends même mieux que jamais... Mais, dans cette maison où j'ai passé de si doux instants, je ne me sens plus chez moi... Plus chez moi sous ce toit qui abrita le berceau de mon père... Plus chez moi dans ma patrie, dans mon village natal, à quelques pas du clocher, de cette église où je reçus le baptême. La bouilloire a beau chanter, elle perd son pouvoir lorsque je ne vois autour de moi que des indifférents ou des étrangers...

Grand-mère n'est plus là; elle dort à l'ombre de la croix, dans le poétique jardin de l'église; elle y attend, au milieu des siens, le signal de la résurrection. Seule une bonne vieille tante offre encore au voyageur revenu d'un pays lointain, l'hospitalité de quelques heures... L'âpre vent de l'égoïsme a passé ici; il a tout balayé sur son passage et brisé des liens que nulle puissance humaine ne saurait renouer. Je boucle ma valise et me hâte de traverser l'Océan, pour revenir dans ma patrie d'adoption et y rêver encore à l'ombre des érables séculaires.....

Mais que dis-tu là, ô ma chère petite bouilloire? Tu te remets à chanter, ta voix devient plus forte, tu sembles hérissée avec colère ton fier panache blanc... Tu me grondes? Tu me cries:

— Homme de peu de foi, pourquoi es-tu ton propre bourreau? Ecoute, la cloche sonne de nouveau, l'office divin est termi-

né! ... Entends-tu ce bruit de grelots, ces refrains joyeux, ces appels bruyants, ces souhaits sincères d'une bonne et heureuse fête?... Souris à la vie, elle est si douce, malgré tout, quand on remplit ses devoirs. Fais bien et laisse dire, aime Dieu et va ton chemin! Sais-tu ce que l'avenir te réserve? Crois et espère! Songe, comme tu l'as écrit si souvent après un écrivain célèbre, que la main paternelle de Dieu a un baume salutaire pour chaque plaie du cœur et de l'âme!.....

La bouilloire ne chante plus, mon rêve est fini...

Mais béni soit l'auteur dont les belles pages ont donné l'essor à mon imagination et m'ont fait oublier les peines de la vie!

Oui, j'ouvre mon cœur à l'espérance, j'espère vivre encore d'heureux jours... De tout cœur je fais des vœux pour le bonheur de ceux qui m'aiment, aussi de ceux qui me haïssent, de l'humanité entière.....

J'entends un bruit de pas, des voix joyeuses se font entendre, la porte s'ouvre :
— Bonne fête, bonne fête!

JEAN DES ERAIBLES.



Agriculture et Colonisation.



Jean des Erables parle souvent à ses lecteurs d'agriculture et de colonisation. Il a certes raison. Je voudrais qu'il pût inspirer le "goût" de l'agriculture et le "courage" de la colonisation aux mille et un jeunes gens et robustes pères de famille qui, chaque année, en nombre vraiment effrayant, vont grossir les rangs de nos compatriotes aux Etats-Unis, privant ainsi leur beau pays natal des services qu'il est en droit d'attendre de leur intelligence et de leur cœur, de la vaillance de leurs bras et de l'énergie de leur volonté.

Quelques "optimistes," — à mon sens du moins — ont émis l'idée que le Souverain Régulateur des choses ne "conduit" pas ces nombreux essaims de jeunes Canadiens

vers la république voisine, sans quelque profond dessein de son insondable sagesse. Entendons-nous : — en principe, il est certain que tout est "conduit" par la main de Dieu ; mais il y a ce qu'on me permettra d'appeler la "conduite positive" et la "conduite négative" ! — Ce fut une "conduite positive" de Dieu qui guida Colomb vers la terre d'Amérique, qui amena Cartier dans les eaux de notre beau fleuve. Nous le savons, nous "l'éprouvons," pour ainsi dire, nous qui profitons des lumières de leur vaste intelligence, de la sagesse de leurs prévisions, de la constance de leurs efforts, de leur courage indomptable en face des obstacles, du désintéressement et de l'héroïsme de toute leur conduite, et "ils" les avaient, eux, les nobles héros, sinon par des inspirations dont l'Eglise seule est juge, du moins, par la "conscience" de la pureté de leurs motifs et de l'élévation de leurs vues.

En effet, que cherchaient-ils "surtout" dans ces entreprises en apparence irréalisables et couronnées pourtant d'un succès si merveilleux ? — La gloire de Dieu, le bien à faire ; la gloire de Dieu par l'extension du règne de Jésus-Christ, le bien moral des indigènes d'Amérique, le bien matériel et la prospérité de leur chère patrie qu'ils dotaient de colonies vastes comme des continents !

Animés par de tels mobiles, ils étaient forts ; conduits "directement" par l'Esprit d'en haut, par l'amour du beau et du bon, ils ne pouvaient manquer de réussir !

Mais si l'on se place au point de vue de messieurs les optimistes, et que l'on se demande "les causes intimes" qui provoquent au sein de notre peuple ce continuel mouvement d'émigration ; comment s'est formé chez nos voisins tout un Canada en miniature, dépendant, hélas ! du maître qui lui donne le pain, — on est bien forcé de convenir que ni le zèle du prosélytisme, ni le sentiment patriotique, ni l'amour de ce qui est grand, difficile, glorieux, n'y jouent le moindre rôle, et que le courant qui entraîne tant de nos compatriotes va bien plutôt à l'encontre de tous ces nobles mobiles.

Bien que je ne veuille pas charger la peinture ni méconnaître le bon côté des choses, j'avoue que ces raisons m'ont toujours fait augurer assez mal de la grandeur de la mission que Dieu peut réserver à nos frères de là-bas. Si l'on en croit certains signes précurseurs, la première moitié du siècle dont l'aurore se lève déjà sur nous amènera pour notre cher pays des événements bien graves ; c'est alors que nous verrons dans quelle mesure l'appoint apporté par les Canadiens des Etats-Unis pourra être utile à la prospérité morale et matérielle de notre commune patrie. Mais ce que nous pouvons assurer d'avance, c'est que cette mesure sera proportionnée à l'élévation des

vues de nos chers émigrants et du but qu'ils se proposent.

Kien de véritablement grand ne s'édifie que sur des bases également grandes.

Je n'ajouterais rien de plus aujourd'hui, de crainte d'abuser de l'hospitalité de la Cloche, à laquelle je souhaite une bonne fête de Noël, une heureuse Nouvelle-Année, et de nouveaux abonnés par centaines.

JEANNE.

SOUHAITS DE BIENVENUE.

Quoique très-occupé — je suis à faire mon bois pour l'hiver prochain — j'allais écrire une causerie pour le numéro de Noël de la Cloche, lorsque ma cousine Jeanne m'apporta une excellente étude, que je me suis empressé d'envoyer à la rédaction ; on la lira ci-dessus sous le titre : "Agriculture et Colonisation." Je suis fier de servir de parrain à cette nouvelle collaboratrice et je souhaite à la Cloche et à ses Lecteurs joie et prospérité.
JEAN LACHARRUE.

SOUHAITS SINCÈRES.

Ayant vu sur la table de notre chef un tas de lettres et de manuscrits haut comme ça, je suis d'avis qu'on se passera bien de mon concours aujourd'hui. Je me donne donc une semaine de congé, dont je vais profiter pour aller voir mes amis de la campagne et payer à mes pousseux fatigués des miasmes de la ville, une bonne "traite" d'air frais et pur. Je ne m'en irai pas, toutefois, sans souhaiter à mes confrères et à tous les amis de la Cloche de bonnes et joyeuses fêtes.

JEAN LEFRANC.

LA NOËL EN SUEDE.

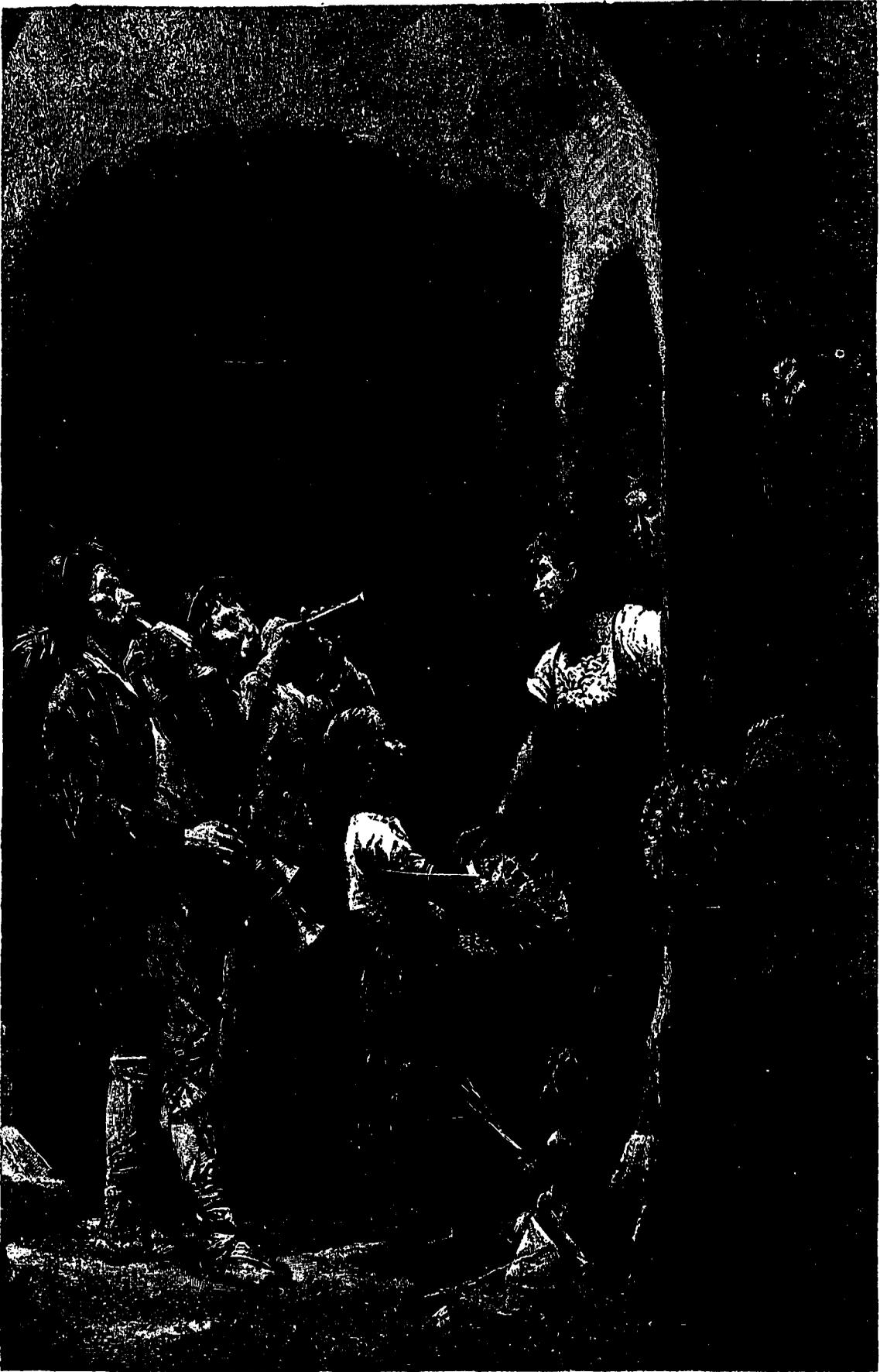
La Noël est une des plus grandes fêtes de l'année pour la jeunesse suédoise. Dans chaque maison vous trouverez des bouquets et des cadeaux en quantité — à la filée sur de longues tables. Et c'est la fête de tous, pauvres comme riches, grands seigneurs comme artisans.

Les Suédois ne célèbrent pas la Christmas comme les Anglais, à grands renforts de roastbeefs et de plumpuddings. Le pauvre se contentera d'un peu de poissons ou de viande de porc ; le riche se paiera des friandises variées.

Il y a une charmante coutume parmi les fermiers de ce pays. Le matin de Noël, la maîtresse de la ferme apporte du pain sur le seuil de la porte pour le distribuer aux pauvres ; pendant ce temps, le fermier place une gerbe de blé sur son toit pour les oiseaux. C'est la scène que représente notre gravure. Le toit se couvre bientôt d'une légion de gentils pensionnaires et vous pouvez être certains qu'ils se réjouissent de leur Christmas, à eux, autant que la jeunesse qui contemple ce spectacle.

Le temps est comme l'argent ; si vous ne le gaspillez pas, vous en aurez assez.

Les guerres et les conquêtes produisent toujours plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers.



LE PIFFERARO.



L'HIVER EN RUSSIE.

LE PIFFERARO.

Est-il mort ?

Ou plus heureux que son congénère le *lazzarone* de Naples a-t-il survécu à l'ancien régime ?

Je l'ignore.

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont connu la Rome d'avant l'invasion de 1870, la Rome religieuse et poétique des Papes, la Rome dont le souvenir reste cher autant qu'impérissable, la Rome heureuse de l'immortel Pie IX, ceux-là n'ont pu oublier l'invasion annuelle du *pifferaro*.

Comme son confrère le *lazzarone*, le *pifferaro* est un de ces produits du sol italien incompréhensibles, une de ces plantes humaines étranges qui ne peuvent vivre que sous ce ciel superbe d'Italie.

Curieux composé de pâte, de cultivateur, de charbonnier, de bûcheron, de chasseur, se faisant parfois brigand sans pour cela déposer son scapulaire ni négliger d'égreuer en apparence dévotement son chapelet, le *pifferaro* habite cette partie de l'Italie connue sous le nom de *Ciuciarina* et qui, commençant à une dizaine de lieues au sud de Rome, s'étend dans les montagnes jusqu'à la Calabre.

L'instrument dont il joue et dont il tire son nom : le *pifferaro*, est une espèce de haut bois aux sons criards et perçants dont la cornemuse est l'accompagnement obligé.

Le côté caractéristique et extraordinaire du *pifferaro*, c'est qu'il n'est pas mendiant dans la commune acception du mot.

Il entreprend le voyage de Rome en exécution d'un vœu d'aller faire l'Avent dans la ville des Papes.

Les règles pour l'observance de ce vœu sont :

1^o Se rendre pédestrement à Rome sans même un *mezzo baiocco* (un demi sou) en poche.

2^o Vivre pendant le voyage et à Rome de la charité publique sans accepter autre chose que des victuailles ou l'hospitalité.

3^o Jouer du *pifferaro* ou chanter, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Ces lois sont généralement observées avec une scrupuleuse ponctualité.

La nuit de Noël, les *pifferaris* assistent à la messe de minuit à Saint Jean de Latran.

Après le service ils se rassemblent sur la place, donnent une aubade d'adieu monstre et repren-

nent pédestrement le chemin de leur montagne.

J'avais fréquemment entendu parler de cette fameuse aubade en termes de nature à piquer ma curiosité. Comme c'était le deuxième jour de Noël que je passais à Rome, je m'étais bien promis d'aller voir ce départ des *pifferaris*, tant vanté par les Romains.

J'attendais en lisant, à la caserne, l'heure d'aller à Saint Jean, quand survint mon capitaine, un vieux brave de Castel-Fidardo, en tenue de ronde, c'est-à-dire la lanterne à la main.

Quand je dis *vieux brave*, c'est manière de parler. Je n'avais à l'époque que 18 ans et mon capitaine était mon aîné de 10 ans à peine.

En un clin-d'œil je fus debout, esquissant un salut militaire.

— Mets ton sabre, me dit mon capitaine, prends la lanterne et viens faire la ronde.

— Oui capitaine !

Jamais de la vie je n'eus plus envie de dire : Non !... Mais la discipline !

Cette ronde, qui en d'autres temps était pour moi une délicieuse récréation, une superbe promenade, dans la nuit sereine et résonnante, en compagnie d'un homme du meilleur monde, très-instruit, d'une conversation des plus intéressantes, un vrai régal quoi !...

Cette ronde, cette nuit-là, je la voyais à tous les diables, elle me mettait d'une humeur massacramente, elle dérangeait un plan longtemps caressé.

Si au moins je pouvais espérer être libre avant la fin de la messe !

Je ceignis mon sabre, pris la lanterne, sans conviction ni enthousiasme, et nous voilà partis.

Il me semblait que les sentinelles mettaient de la mauvaise volonté à donner le *mot d'ordre*, que les chefs de poste étaient d'une lenteur de tortue à venir reconnaître la ronde. Bref, je pestais, j'enrageais, j'étais furieux au point que je ne m'étais pas encore aperçu que la ronde, après un détour, prenait à travers le colysée vers Saint Jean.

Nous allions donc dans la bonne direction à Sainte Croix de Jérusalem. Et ce serait jouer de malheur si je manquais le célèbre départ !

Cette idée m'avait remis l'humeur et déjà je me préparais à informer mon capitaine que je me proposais de le laisser rentrer seul en ville, après notre dernière visite de ronde,

quand il me demanda si j'avais jamais entendu l'aubade d'adieu des *pifferaris* ?

Sur ma réponse négative : " Hé bien ! dit-il, nous allons jouir de ce régal à nous deux."

En vain je l'interrogeai. A toutes mes questions sur cette aubade tant vantée : " Attendez," me répondit-il invariablement.

Enfin, nous venions de déboucher sur la place St Jean de Latran au moment où le flot des fidèles se tait de l'imposante basilique.

Un cercle immense se formait, comme par enchantement, comme si quelque police invisible eût rangé tout ce monde sur la place.

Les *pifferaris*, par groupes, venaient s'installer dans l'espace libre.

Puis quand tous ces montagnards furent réunis, éclata l'aubade

J'en restai ahuri, stupéfait !

Quelle aubade, quelle cacophonie, mes enfants !..

Plusieurs régiments de chats n'auraient pu faire pire !

Imaginez-vous cinq à six cents individus, soufflant à poumon que vous tu dans des haut-bois et des cornemuses, exécutant, en dansant, les ritournelles les plus extravagantes et les plus dissemblables et vous aurez une légère idée du supplice auquel nos oreilles furent soumises pendant trente minutes.

— Quel abominable charivari ! Quelle horrible chinoiserie, dis je à mon capitaine. Et penser que pour entendre pareille atrocité musicale, il faut venir au pays où, suivant la légende, tout le monde nait musicien.

— Tais-toi, me dit-il, si les Romains l'entendaient ils seraient scandalisés, furieux. Qui plus est, je connais des Français qui partagent leur goût baroque.

— Impossible !

— Tu dis impossible ! Hé bien ! Feu notre brave chef de Lamoricière affirmait le plus sérieusement du monde, que jamais il n'avait entendu musique plus sauvagement empoignante.

Pour sauvage, elle l'était à souhait, la musique des *pifferaris* !

J'avoue, que si tout autre que mon capitaine, m'avait dit que le héros de Constantine et de Castel-Fidardo la trouvait empoignante, malgré sa prédilection bien connue pour la musique du canon, j'aurais eu une peine énorme à croire à un tel manque de goût chez un homme doué comme feu le Général de Lamoricière.

L'ODYSSEE D'UN GROS SOU.

— “ Cours, mon petit Toine, à la pharmacie, chercher cette bouteille de remèdes, si tu veux que je guérisse pour nous gagner encore du pain,” avait dit la pâle fillette, en remettant à son frère l'ordonnance du médecin, ainsi que le prix de la potion.

Et le gamin était parti en toute hâte, en soufflant dans ses doigts, pour les garantir de la morsure de la bise cruelle, car on était à la mi-décembre et le froid pinçait ferme, ce matin-là.

Aussi, ce fut tout essoufflé et les joues rouges qu'Antoine arriva chez le droguiste et lui remit la prescription.

En attendant qu'elle soit remplie, voyez-le chauffer avec délices, aux tuyaux du calorifère, ses pauvres doigts bleuis et, portant autour de lui des regards curieux, épeler laborieusement les étiquettes collées sur les bocaux...

Le commis étant revenu avec la fiole, vint le moment de solder l'achat. Le pauvre met la main dans sa poche et en sort, avec peine, une poignée de sous enveloppés dans un morceau de journal.

Mais le pharmacien, après avoir compté et recompté, constate qu'il manque un sou.

“ Regarde bien, petit, peut-être est-il au fond de ta poche ? ”

Hélas ! un examen plus attentif des goussets du méchant gilet, révèle la présence, non pas du gros sou, mais d'un grand trou par lequel il a dû s'échapper.

— “ Il n'y a plus rien ! ” dit l'enfant prêt à pleurer.

— “ Alors, tu l'as certainement perdu en route : retourne sur tes pas ; la neige est durcie, sur le pavé, et tu le trouveras sans doute, si personne n'est passé après toi. ”

— “ Si le bon docteur était ici, il me donnerait bien sûr la fiole quand même,” dit Antoine, entre ses dents ; puis, plus haut :

“ Il est sorti, monsieur le docteur ? ”

Sur la réponse affirmative, faite sèchement, il n'ose pas insister et sort, le cœur bien gros. La tête basse et les yeux brouillés, il refait, à pas lents mais inutilement, le chemin déjà parcouru.

Les larmes gèlent sur ses joues hâves, mais il n'y prend pas garde, tout entier à l'idée fixe que, par sa faute, sa chère Eugénie sera privée du médicament sauveur.

Il n'est pas surprenant que les recherches du petit aient été vaines, puisqu'un autre enfant, ayant passé par là, a aperçu le sou brillant sur la glace, polie comme un miroir. Et cette trouvaille lui a causé autant de transports de joie que sa perte a coûté de larmes à Toine.

Ce n'est pas le vil amour du métal, pas même le plaisir d'en jouir à sa fantaisie, qui a fait bondir de joie le brave Raoul : cette allégresse a de plus nobles motifs.

Raoul est âgé de huit ans et demeure avec sa sœur, couturière de son état. Il sait lire, écrire et suit avec empressement, sur le journal, tout ce qui concerne l'Œuvre des Étrennes aux Enfants Pauvres.

Cette lecture a eu le don de lui communiquer le désir d'y contribuer aussi et, il s'y est mis de tout cœur.

Sa sœur, ouvrière aisée, lui donne un sou pour chaque bon point qu'il obtient, à l'école ; car, jeune fille avisée, elle veut lui faire goûter le plaisir de faire jouir les malheureux du fruit de son propre travail.

De cette façon, il a pu former un petit pécule et, aujourd'hui, jeudi, faisant sa caisse, l'aimable enfant a découvert qu'il manquait seulement un sou, pour acheter un traîneau et un bonhomme, destinés à un deshérité de la fortune.

Or, se promettant bien de le gagner demain et, profitant de son jour de congé, il est sorti, chaudement emmitoufflé, pour faire un choix, en vue de ses futures emplettes.

Et c'est, en passant, non loin de la demeure de Toine, qu'il a trouvé le gros sou perdu sur la chaussée étincelante.

Naturellement, il ne s'est pas fait prier, pour le ramasser, tandis qu'un monde de joyeuses pensées hantait son cerveau.

Raoul retournait à toutes jambes chez lui, avertir sa sœur de sa bonne fortune, lorsqu'il aperçut un garçon, un peu moins âgé que lui, agenouillé sur le verglas et pleurant à sanglots, en fouillant la neige.

Avec la naïveté naturelle à cet âge, il demande à l'affligé la cause de ses pleurs, qu'Antoine s'empresse de raconter, en s'essuyant les yeux.

— “ Ne pleure plus ; ton sou est retrouvé, c'est moi qui viens de le

ramasser. Prends-le ou, plutôt, je vais le garder, car tu pourrais le perdre encore, et nous irons ensemble chez l'apothicaire.

Et les voici qui partent, la main dans la main, le premier, content de sa bonne action, l'autre ne sentant plus le froid et riant déjà, babillant comme une volée de moineaux, en arrivant au but de leur course.

Toine serre maintenant sur son cœur la bienheureuse bouteille et se voit escorter, par son nouvel ami, jusqu'à sa demeure.

Dans sa vive gratitude, il ne trouve rien de mieux pour l'exprimer à son jeune bienfaiteur, que de lui sauter au cou et de l'enserrer en une fraternelle étreinte.

Puis il gravit, quatre à quatre, l'escalier du sombre logis, tandis que son compagnon se sauve à toute vitesse, comme s'il avait fait un mauvais coup.

* * *

A une quinzaine de là, on frappa à la porte du domicile de Melle Guay, sœur de Raoul... C'était Eugénie, accompagnée d'Antoine et un peu moins pâle qu'au jour où nous fîmes sa connaissance.

Il furent reçus à bras ouverts, comme on le pense, et les deux jeunes filles, se mirent à causer comme de vieilles amies. Elles se connaissaient déjà un peu, par leurs petits frères qui n'avaient raconté chacun leur histoire.

Orphelines toutes deux, elles mènent une vie bien différente : les parents de Malvina Guay lui ayant laissé, en mourant, de quoi vivre dans l'aisance, en travaillant quelque peu, elle voyait, ainsi que son frère, luire parfois de beaux jours.

Tandis qu'Eugénie avait perdu son père et sa mère, dans un court intervalle, la laissant dans la misère, alors qu'Antoine commençait ses premiers pas.

Forte contre l'épreuve, elle surmonta sa douleur et se mit, le lendemain des funérailles de sa mère, à des travaux de couture qu'elle avait dû interrompre, pendant la maladie de la chère défunte, et ils vécurent tant bien que mal, jusqu'au mois précédent où un rhume négligé s'aggrava et força la pauvre à cesser tout travail.

C'est alors qu'elle en était venue à donner à Toine jusqu'au dernier centin, pour aller chercher un adoucissement à la douleur que lui causait un toux opiniâtre.

Ce remède lui ayant rendu

quelque force, elle était venue remercier Raoul, son petit sauveur.

Malvina, touchée de compassion, releva le courage de Melle Eugénie par de bonnes paroles et finit par lui offrir l'emploi de deuxième modiste, dans son atelier, offre qui fut acceptée, on le devine, avec reconnaissance.

Le surlendemain, Eugénie et Antoine quittèrent le triste réduit où ils avaient tant souffert et emménagèrent chez Melle Guay.

C'était la veille du 25 décembre. Et, à la messe de minuit, les quatre orphelins, se pressant autour de la Crèche de l'Emmanuel, lui rendirent grâces de leur avoir élevé cet édifice de bonheur, qu'un sou avait suffi pour étayer.

MARIE AYMONG.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU !



*Mon appartement
Thibault de Châtea*

L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVÉ !
ENCORE UNE DÉCOUVERTE !

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'un festin de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.
Vendé par les Pharmaciens, \$1.00 la douz.

S. JACHANCE, seul propriétaire,
5538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal

PENSEES. REFLEXIONS, MAXIMES.

La clémence indique une âme bonne comme la vengeance indique une âme basse.

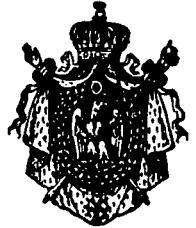
Les vérités qu'on aime le moins d'entendre sont celles qu'on a le plus d'intérêt à savoir.

Le besoin que nous avons de la complaisance des autres devrait nous rendre nous-mêmes plus complaisants.

Rien de brutal...

Comme un Fait

LUBY



Pour les

Cheveux

Ramène ♦ ♦

La Couleur,
La Beauté,
Le Lustre
Et la Force des Cheveux.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

50 Cents la BOUTEILLE.

A la Pharmacie BERNARD...



les ordonnances des médecins sont préparées avec le plus grand soin par des Pharmaciens Diplômés, ce qui donne aux clients une sécurité parfaite. Notre maison est connue pour donner satisfaction complète aux médecins et aux communautés religieuses qui s'adressent à elle pour toutes sortes de drogues et de remèdes.

PHARMACIE BERNARD.

1882, rue Ste-Catherine,
MONTREAL.



VOILA CE QUE C'EST !

Proculins. — Notre pauvre petit a des coliques abominables. Il faudra chercher le Docteur.

Proculé. — C'est votre faute ! Vous lui avez fait manger de mauvais bonbons ! Cela ne serait pas arrivé, si vous aviez acheté les suceries et les bonbons pour les fêtes chez HENRI ALLARD, 401, Rue Craig, près de la rue Sanguinet.

C'est là que l'on doit aller pour trouver ce qu'il y a de meilleur en fait de "doux" cadeaux pour les fêtes.

S. ANTOINE DE PADOUE.

Ouvrages en vente à la Librairie Granger Frères, 1699, Rue Notre-Dame, Montréal :

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue, par M. l'abbé E. Delamarre, S. T. D. — 0.15

SAINT ANTOINE DE PADOUE dans ses rapports avec les Anges, par le R. P. Jean de Ste-Julie, franciscain. — 0.15

LE MARDI consacré à S. Antoine, ou Neuvaine et Treizaine de prières. — 0.05

LITTLE TREASURE of the Devout Clients of St. Anthony of Padua, surnamed the Sower of Miracles. — 0.05

VIE ADMIRABLE de St Antoine de Padoue, Prix 10 cts. — La douz. 90 cts. — le cent, \$6.00

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue Le " Pain des Pauvres," Prix, 6 cts ; la douz 35 cts ; le cent \$2.50

LA DÉVOTION à St Antoine de Padoue Choses perdues et retrouvées. Prix, 6 cts ; la douz. 45 cts ; le cent \$3.00

Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument obligé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier ! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.

BASSET LACOURÉ.



UNE COUTUME ROMAINE.

Une fois par année, vers les fêtes de Pâques, les cloches de nos églises s'en vont à Rome ; c'est ainsi du moins que le veut la légende. Le profond recueillement dont la liturgie aime à bon droit à entourer les touchants anniversaires de la Passion et de la mort du Christ a donné lieu à cette légende ; inutile d'ajouter, c'est plus qu'évident, que nos cloches massives restent pourtant bel et bien dans leur demeure aérienne, elles ne voyagent qu'en esprit et non en vérité.

A propos des fêtes de Noël et pour répondre à l'invitation du sympathique directeur de la " Cloche du Dimanche ", qui demande avec instance de la copie et encore de la copie pour carillonner tout à l'aise son joyeux Hosanna à Celui qui doit venir, j'ai dessein de vous conduire, amis lecteurs, jusque dans la cité des Papes. Cette fois la " Cloche " ira à Rome pour de bon.

Et même, si vous le voulez bien,

je vous ferai avec la " Cloche, " monter jusqu'au Capitole ! Ne craignez rien, je ne vous orienterai pas vers la roche tarpéienne. C'était bon jadis, pour les triomphateurs d'un jour ! Mais le triomphe dont j'ai à vous entretenir, a duré, dure et durera toujours. La fête de Noël en effet, n'est elle pas un triomphe ? N'est-elle pas le triomphe de l'amour de notre Dieu ? Et ce triomphe ne se perpétuera-t-il pas jusqu'à la fin des temps ? n'aura-t-il pas son complet épanouissement dans les siècles des siècles, comme parlent les Saintes Lettres ?

Aussi bien, arrivés sur la colline fameuse, d'où Rome commandait autrefois au monde, ne regardez pas, je vous prie, vers le rocher fatal. Tournez à gauche, vers l'église de l'Ara Coeli.

Entrez dans ce vénérable et très-célèbre sanctuaire, confié à la garde des fils de St-François. Supposez que nous sommes au midi du 25 décembre, juste douze heures

après la messe de minuit, et prêtez attention à tout ce qui va se passer.

Mais avant de vous dire ce que vous allez voir, je dois vous expliquer pourquoi je vous ai conduit jusque-là. Vous permettez, n'est-ce pas ?

* *

A Rome, comme partout ailleurs dans le monde catholique, chaque église et chaque chapelle expose son " Enfant Jésus ". Or, le plus populaire de tous les " Enfants Jésus " de la ville et peut-être du monde, est assurément le " Santissimo Bambino " qu'on vénère à cette église de l'Ara Coeli où vous venez d'entrer.

Cette statuette a son histoire : taillée, dit-on, au seizième siècle, dans un olivier du jardin de l'Agonie, par un religieux franciscain, elle a toujours été en grande vénération chez les Romains. Plusieurs miracles lui sont attribués et c'est un usage pour beaucoup de malades de la faire apporter à leur lit de douleur. Dans ses voyages, la petite statue est souvent saluée par d'affectueuses ovations.

Il y a quelques années, je vivais à Rome, et, comme bien vous le pensez, je suivais à l'occasion avec un vrai bonheur les cérémonies liturgiques toujours si imposantes et si intéressantes dans la capitale du monde catholique. C'est ainsi qu'un lendemain ou un surlendemain de Noël, j'allais, en compagnie de quelques confrères, payer au cher " Bambino " de l'Ara Coeli mon humble tribut d'hommage. C'est donc un témoin oculaire qui vous parle. Ce que je vis et entendis, lecteurs, vous le verriez et entendriez, je pense, si vous étiez à Rome, cette année, pour le jour de Noël. Voilà pourquoi je vous ai conduit jusqu'au Capitole.

* *

Beau temps, mauvais temps, de midi à cinq heures, les visiteurs sont nombreux à la " Crèche ", où repose le merveilleux " Bambino ". Voyez d'abord comme elle est jolie cette " Crèche " de l'Ara Coeli : toute une chapelle latérale de la vaste église est transformée avec un rare bonheur en une vue des campagnes de Bethléem à l'arrière-plan, sur laquelle se détachent à l'avant les scènes de la " Crèche. " A la voûte, planent des nuées d'esprits célestes. Sans doute, ils représentent ceux qui chantaient sur les hauteurs de la petite ville de Sion

le "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté..." Au centre des nuages qu'habitent ces anges de lumière brille l'étoile, l'étoile que les Mages ont vue en Orient. Puis, plus bas, grâce à un heureux arrangement de scène, voyez, épars dans les vallées et sur le penchant des collines, des troupeaux de blancs agneaux. Ils sont seuls ces agneaux, les pasteurs les délaissent, comme en cette nuit à jamais mémorable, où sur l'appel des anges ceux de Bethléem se dirigeaient vers la "Crèche." Déjà plusieurs bergers sont arrivés, on les voit à genoux ; d'autres sont en chemin. Les Rois de l'Orient ont suivi l'étoile, et eux aussi on nous les représente à la "Crèche" confondus avec les pauvres pasteurs. Ce léger anachronisme est touchant et fait du bien au cœur du croyant. En vérité, Jésus n'est-il pas venu appeler les petits et les grands, et cette union dans la prière des Rois Mages et des bergers ne paraît-elle pas singulièrement suggestive à tous ceux, qui de près ou de loin, veulent s'occuper de la question sociale ? Qu'en pense mon ami Jacques Cœur ?

Mais ces bergers et ces rois ne sont pas seuls dans l'attitude du respect, à cette "Crèche de l'Ara Coeli". Comme à Bethléem, Joseph et Marie sont là ! Oui ! comme à Bethléem, dans cette misérable grotte dont la nudité fait contraste avec les beautés des vallons environnants et le luxe des suites royales, dans cette étable, que seul le souffle de deux animaux réchauffe au milieu des froidures de l'hiver, comme à Bethléem, Joseph et Marie couvrent Jésus de leurs regards aimants. Joseph se tient debout prêt à protéger ; Marie, à genoux, prie avec ferveur.

Au milieu de tous ces personnages, "Santissimo Bambino" est couché sur "un peu de paille," Il est emmaillotté à la façon orientale : seule, sa tête émerge des langes en soie blanche ornés de pierres précieuses, qui recouvrent tous ses autres membres. Oh ! qu'il est beau, ce "Bambino !" Qu'il est émotionnant ce cher "Enfant Jésus !" Le bon religieux, qui l'a taillé dans le bois du précieux olivier, était-il artiste, son ciseau a-t-il été guidé par la main d'un ange, ou bien la légende pieuse en impose-t-elle assez à l'âme du fidèle pour mettre autour de cette tête inanimée je ne sais quelle

auréole de gloire et de beauté ? Toujours est-il que cet "Enfant Jésus", je vous l'affirme, vu ainsi, au centre de sa belle "Crèche" impressionne vivement

* *

Vous savez, amis lecteurs, ce que je voyais à l'église de l'Ara Coeli au lendemain de Noël ; mais il faut vous dire aussi ce que j'y entendais. C'est là précisément la coutume romaine dont j'ai entrepris de vous parler, et c'est le motif qui attire chaque année à cette "Crèche" célèbre un si grand nombre de visiteurs. A Rome comme ailleurs, les fêtes de Noël sont surtout les fêtes de l'enfance.

Qui de vous n'a pas gardé une douce souvenance de la figure mignonne et des joues roses du "Petit Jésus," qu'on vénérât à l'église du village ? Riche ou pauvre, habillé d'une robe brillante ou d'une simple chemisette, fait de bois ou de cire ce "Petit Jésus," voyez-vous, parlait si bien à nos cœurs d'enfants. Mieux que tous les grands mots de Monsieur le Curé, il exprimait si éloquemment à notre âme toute jeune les mystérieux abaissements du Dieu fait Homme pour nous.

Peut-être bien le "réveillon," qui devait suivre la messe de minuit, était-il la cause de plus d'une distraction ; mais je suis certain que pas un lecteur et pas une lectrice n'est sans avoir gardé le souvenir de quelques unes de ces émotions bénies d'une enfance chrétienne, qu'il fait si bon retrouver aux âges des désillusions et des désenchantements.

Pour moi, qui célèbre maintenant les Saints Mystères en cette nuit de Noël, comme à chacun des matins de ma vie, je me souviens avec bonheur du temps où j'allais habillé en petit berger, la houlette à la main, au milieu de mes camarades, saluer le "Petit Jésus" dans l'église de mon village, en chantant avec entrain : "Ça bergers, assemblons-nous !"

Nos amis de Rome, ont d'autres souvenirs, et je sais plus d'un confrère d'étude, aujourd'hui prédicateur, qui doit se rappeler joyeusement ses premiers sermons devant la "Crèche" de l'Ara Coeli.

C'est aux enfants, en effet, qu'échoit en cette église, d'après une vénérable coutume, l'honneur de célébrer même solennellement et par la parole publique les fêtes de l'Enfant-Dieu. En face de la "Crèche," qui rappelle Bethléem,

adossée près d'une large colonne, se dresse une estrade sur laquelle tous les jours, entre Noël et l'Épiphanie, de midi à cinq heures, montent tour à tour des orateurs (garçons et filles) de dix, huit et même six ans.

Je les ai entendus souvent, lecteurs, ces jeunes orateurs... et toujours je suis retourné volontiers à leurs naïfs sermons. Leurs harangues ne variaient que dans la forme, mais comme il était charmant de les entendre ! D'autant plus que ces chers petits romains parlent avec une facilité d'élocution et une aisance de gesticulation vraiment surprenantes. A trois et quatre ans de distance, j'entends encore leur voix pure et argentine proclamer les gloires du "Bambino Gesu." Je vois encore leurs petits bras se tendre vers la "crèche," leurs yeux se mouiller parfois de larmes. Ils nous parlaient de la nuit de Noël, de cette nuit à jamais mystérieuse où Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme, ou plutôt, où l'homme a été élevé jusqu'à Dieu, puisque sa nature a commencé de subsister dans une personne divine. Ils nous décrivait les beautés et les grâces de l'Enfant nouveau-né. Ils nous disaient les saintes tendresses de sa Mère, les pieuses joies de son Père Adoptif, les allégresses des bergers, la foi des Mages... puis, tout se terminait par une fervente prière à l'adresse du Très Saint Enfant, du "Santissimo Bambino."

Heureuse et touchante coutume ; elle laisse dans le cœur de l'enfant des souvenirs qui souvent plus tard lui feront du bien ; qui sait s'ils ne réveilleront pas quelque part un déclin d'une vie coupable une foi endormie ?

* *

Dans notre cher pays, nos fêtes de Noël sont belles aussi, je le reconnais avec bonheur. Je n'ai ni le droit ni l'intention de recommander une mise en pratique de la coutume romaine dont j'ai parlé, quoiqu'elle me paraisse digne d'être suivie ailleurs qu'à Rome ; mais en revenant de Rome avec la CLOCHE et avec vous, lecteurs, je souhaite que notre petit voyage contribue pour sa modeste part à vous exhorter à donner à vos enfants, en ces beaux jours de Noël, l'occasion d'exprimer le mieux possible leur foi et leur piété au divin Enfant de la "crèche." Ils en garderont un impérissable souvenir.

ELIE J. AUCLAIR, PTRE.

UNE BELLE FÊTE.



Depuis le jour très-éloigné où il me fut permis de livrer pour la première fois au public mes pensées et mes impressions, jusqu'à l'époque actuelle, j'ai toujours aimé à parler de mes chers et savants amis les bons livres.

On ne s'étonnera donc pas de me voir consacrer une bonne page de notre numéro de Noël à un événement qui fera époque dans ma vie : l'ouverture des nouveaux magasins de la librairie Cadieux, Derome & Giroux.

Des librairies! en ai-je visité, exploré jusqu'aux moindres recoins! Quand je suis à bouquiner, je quitte la terre et je cause avec les esprits, familièrement, d'une façon indiscrète parfois, questionnant mes maîtres, mendiant humblement quelques bribes de leur génie. Eh bien! je n'hésite pas à dire que chez MM. Cadieux, Derome et Giroux, j'ai marché de surprise en surprise. J'étais loin de m'attendre à un régal intellectuel aussi délicieux, aussi complet surtout.

Journaliste catholique et — cruelle anomalie — condamné par là même à tirer le diable par la queue jusqu'au dernier de mes jours, je fus bien agréablement surpris en recevant une invitation pour l'inauguration de cette librairie modèle.

Inutile de dire que je fus ponctuel, et que j'arrivai parmi les premiers, accompagné de mes amis fidèles, Jean Lefranc, Jean Lacharue, le Docteur X et notre dessinateur, ce brave M. Ducrayon, dont j'ai mis le talent à contribution pour le présent numéro de la Cloche avec un sans-gêne qui n'a d'égal que mon empressement à ne jamais payer en argent les services qu'il rend à notre petite famille. Il attend sa récompense d'un Maître plus généreux et surtout plus riche que les rédacteurs de la Cloche.

Ferai-je la description de tout ce que j'ai vu? Non, cela prendrait trop de place et le tableau serait nécessairement indigne du sujet. Je dirai plutôt aux amateurs de beaux et bons livres: allez voir toutes ces merveilles et vous me remercirez du conseil.

Tous les "bons" livres sont là, rangés par ordre de matières, classés de manière à rendre l'inspection facile et agréable. Et les objets de fantaisie! On en voit par centaines et par milliers de toute forme et de toute nature. Les fleurs et les plantes d'agrément surtout, nous offrent un coup d'oeil féérique.

Mais, arrivons à la partie la plus intéressante de cette agréable visite.

Au premier étage est dressée une table où se tiennent au milieu d'une profusion de fruits, de plats de dessert et de fleurs naturelles, ces bonnes bouteilles de vin généreux, résignées au sacrifice prêtes à venir en aide aux orateurs de circonstance. Dieu n'a rien créé d'inutile et honni soit qui médisait du jus de la treille!

Voici l'heure des toasts! C'est l'honorable J. D. Rolland qui ouvre le feu. Le père de l'honorable M. Roland mérite le glorieux titre de fondateur de la librairie catholique à Montréal, mais il a en MM. Cadieux, Derome et Giroux de dignes successeurs.

Rendons aussi hommage à la famille Rolland qui tient haut et ferme le drapeau de l'industrie nationale.

MM. H. C. Cadieux, L. J. A. Derome et Nap. Giroux, répondirent en termes choisis à ce toast tout à fait cordial.

Puis nous avons eu le plaisir d'entendre une belle et chaleureuse improvisation de l'honorable Joseph Royal, qui, après avoir porté un toast aux propriétaires de la plus belle librairie du Canada, répondit encore au toast à la presse et se fit applaudir avec enthousiasme.

Après lui vinrent MM. Bourgoïn, Flavien et Alphonse Granger, Bellay, Martin, Gernay, Firmin Picard, Veilleux..... et beaucoup d'autres. C'est avec plaisir que je sonnai moi-même un coup de Cloche bien joyeux en l'honneur des héros de la fête.

Et si l'on me demandait ce qui m'a le plus impressionné en cette circonstance, je répondrais :

C'est de voir combien MM. Cadieux,

Derome et Giroux sont aimés de ceux qui les ont précédés dans la carrière, de leurs anciens employés devenus patrons à leur tour, de leurs employés actuels et de tous ceux en un mot qui sont en relation avec eux.

De tout coeur donc je souhaite à notre belle Librairie un succès toujours grandissant et à ses propriétaires, longue vie, bonheur et prospérité.

G. VEKEMAN.

JOLIS CADEAUX.

Voici une liste de jolis petits Almanachs illustrés, qui, tous, nous offrent des lectures édifiantes et variées. Nous conseillons à nos Lecteurs d'en acheter beaucoup, pour les lire d'abord, ensuite pour les donner comme étrennes.

Chacun de ces Almanachs coûte 15 cts.

Almanach des Saints Coeurs de Jésus et de Marie.

Almanach des Chaumières.

Almanach de l'Ouvrier.

Almanach du bon Catholique.

Almanach de l'Agriculture.

Almanach de la Santé et de l'Hygiène.

Almanach de la Basse-Cour et de la Ferme.

Almanach Manuel de la Cuisinière.

En vente à la librairie CADIEUX & DEROME, Rue Notre-Dame, Montréal.

L'origine de presque toutes nos fantes, c'est que nous obéissons plus à la passion du jour qu'à l'intérêt du lendemain.

BOITE AUX LETTRES.

J. C. — Merci pour votre utile et bienveillant concours. En vous souhaitant une vie longue et heureuse, nous souhaitons par là-même la prospérité de notre *Cloche*, car vous lui rendez de grands services. Le Docteur X. ne vous en veut pas trop pour votre jugement un peu sévère.

E. — Vous avez gagné le prix de propagande.

Rév. A. D. S. — Mille remerciements ! Nous parlerons de tout cela. Quant au jour et à l'heure, c'est comme on voudra.

Rév. P. C. — Nous avons reçu votre envoi : \$7.00. Merci ! Bonne année.

Rév. Jos. E. L. — Nous vous envoyons quelques Nos. de Noël et quelques Nos. 10.

Rév. D. L. à Ch. — Reçu 50 cts.

Rév. H. C. H. W. — Reçu votre envoi, dont quittance. Merci.

Rév. J. B. B. à S.-G. — Reçu \$1.00. Vous pouvez nous envoyer deux autres noms.

Rév. M. J. F. R. A. — Reçu \$1.00. L'autre envoi ne nous est pas parvenu. Envoyons aux adresses indiquées.

Rév. J. E. M. à S. L. — Tout reçu. Merci.

Rév. J. N. L. St.-A. — Tout reçu. On tiendra note de votre observation.

Rév. E. H. P. à St. J. — Même réponse.

M. Jules R. Sandwich, Ont. — Nous avons reçu votre lettre avec le mot du bon camarade M. L. B., mais pas le restant. Nous vous envoyons un lot de *Cloches* pour la propagande. Bonnes fêtes à tous !

Ami Ch. T. — Que nous serions heureux de passer une heure avec vous, votre vieil oncle et l'ami Thomas ! Cela se fera peut-être un jour. En tout cas, bonne année à tous !

Cousine Emille. — Souhaitez pour nous une bonne année à vos chers parents, à la famille et aux amis.

Mme Louisa D. — Nos bons souhaits à tous, s. v. p. Excusez notre long silence, nous réparerons cela.

Tante Miéken. — Aurons-nous un mot de réponse ?

Cher Camarade D. H. — Merci, vous ne nous oubliez donc pas ! Vous recevrez les nouvelles que vous attendez... et beaucoup d'autres.

M. E. R. — Bonne fête à toute la famille.

LETTRE D'EUROPE.

A. M. G. Vekeman, Directeur de la *Cloche du Dimanche*.

Bruxelles, le 7 Déc. 1897

Mon cher ami,

Je lis avec beaucoup d'intérêt les numéros de la *Cloche* que vous voulez bien m'expédier. C'est une bien bonne idée que vous avez eue de promouvoir la création de cette

petite publication franchement catholique qui me semble appelée à exercer un véritable apostolat, en apportant un utile concours à l'action du clergé.

Votre idée de mettre en tête de vos colonnes la chère image de Saint Antoine de Padoue a toute mon approbation. C'est autre chose que de mettre son drapeau en poche, cela ! Vous n'aurez pas à vous en repentir, croyez le bien.

Je n'ai pas besoin de vous apprendre combien le saint Thaumaturge de Padoue est honoré en Belgique, où il existe plus d'une Revue s'occu ant tout spécialement de lui. Aussi les manifestations merveilleuses de sa protection ne se comptent-elles plus dans notre pays, d'où la famille du Saint est originaire, — ce qui paraît historiquement prouvé, bien qu'il soit né lui-même à Lisbonne.

Voilà une chose que vous pouvez rappeler à Saint Antoine en lui recommandant le succès de votre utile et religieuse entreprise.

Je ne m'attribue pas le droit de donner des conseils à vos concitoyens d'adoption. Mais vous, qui, depuis tant d'années, servez vaillamment la cause de l'Eglise au milieu d'eux et qui ne demandez à votre travail que la sécurité d'une existence modeste, vous avez le droit de leur parler de nos luttes, de nos défaites et de nos victoires ; vous les avez assez longtemps partagées pour les bien connaître.

Vous n'avez qu'à consulter vos souvenirs pour les entretenir, de manière à les intéresser, de plusieurs grands journaux belges qui méritent une place d'honneur parmi les journaux catholiques d'Europe.

Ce n'est certes pas sans de longs et durs combats que nous sommes parvenus à la situation actuelle, qui n'est d'ailleurs pas sans danger, car l'ennemi, c'est à dire le libéralisme sectaire et maçonnique, maintenant renforcé par le socialisme qui est sorti de lui et qui tend à l'absorber, l'ennemi, dis-je, ne désarme pas.

Notre presse vaillante a beaucoup contribué à ne pas nous laisser tomber au même degré d'avachissement moral et religieux que les Autrichiens et les Bavares, par exemple, bien que notre Constitution ne vaille pas mieux que les leurs.

J'ai bien peur, me le laisserez-vous dire dans votre petite feuille ? que vos chers Canadiens-français

ne fassent trop de fond sur la qualité de nation foncièrement catholique, qu'ils s'attribuent, pour n'opposer qu'une molle résistance à tout ce qui peut faire perdre ce titre. Le réveil serait douloureux, mais il serait trop tard pour regagner le terrain perdu.

Votre vieux camarade,

D. HASSELLE,
Publiciste.

VIEUX NOEL FLAMAND

Traduction de G. Vekeman. — Poésie du Dr. J. N. Legault.

Par une froide nuit d'hiver,
Des anges déployant leurs ailes,
De Bethléem peuplant l'éther,
Chantaient leurs hymnes immortelles.
Des bergers, gardant leur troupeau,
Tremblaient d'effroi sous ces phalanges,
" D'un Dieu venez voir le berceau,
" Ne craignez point, " disaient les anges,

Les anges, s'enfuyant là-bas,
Coururent dans la voûte étoilée ;
Vers Bethléem pressant leurs pas,
Les bergers laissèrent la vallée.
Dans une étable était l'enfant.
Enveloppé de pauvres langes,
Dans une crèche, triomphant,
Comme l'avaient prédit les anges.

Prosternés devant son berceau,
Ils lui rendirent leur suffrage,
Et Jésus reçut en cadeau
De ses parents le tendre hommage.
Le cœur de la mère de Dieu
Se baignait dans un flot de joie,
Du ciel, Joseph reçut le vœu
Vertu, combien douce est la voie !

Le monde a vu dix-neuf cents ans
Depuis sa sainte délivrance :
Toujours Noël reçoit l'encens
D'une pure reconnaissance,
Nous l'adorons avec amour
Partout où brille la lumière,
Et l'Univers chante en ce jour
De Jésus la victoire entière.

Paix aux hommes et gloire à Dieu,
Dont la loi triomphe sur terre ;
Chrétien, il exauce ton vœu,
Satan fuit devant sa colère.
Enfin Jésus-Sauveur est né ;
Célébrons son règne céleste,
Son juste courroux détourné ;
Chantons sa naissance modeste.

DR J. N. LEGAULT.

L'HIVER EN RUSSIE.

En a-t-on parlé assez, de cette grande Russie, si peu connue encore, bien qu'elle forme à elle seule la neuvième partie du globe, si l'on ne compte pas " le vaste empire des mers " comme disent les poètes.

On prétend que le jeune Czar Nicolas II a la ferme intention de

continuer l'œuvre de pacification commencée par son père et qu'il se montre disposé à marcher dans la voie des améliorations administratives. Tant mieux ! Espérons surtout qu'il cessera de faire de la Sibérie un tombeau pour les vivants, un lieu de douleur et de supplices sans nom.

Nous publions aujourd'hui un grand dessin représentant une scène d'hiver aux environs de Petersbourg ; dans notre prochain numéro on trouvera une scène poignante : des prisonniers en route pour la Sibérie.

Vieux Noël.

- " D'où viens-tu, bergère ? "
 D'où viens-tu ?
 " Je viens de l'étable
 De m'y promener,
 J'ai vu-t-un miracle
 Qui vient d'arriver.
 " Qu'as-tu vu, bergère ? "
 Qu'as-tu vu ?
 " J'ai vu dans la crèche
 Un petit enfant,
 Sur la paille fraîche
 Dormait tendrement
 " Il est ti beau bergère ? "
 Il est ti beau ? "
 " Plus beau que la lune,
 Aussi le soleil ;
 Jamais dans le monde
 On n'a vu son pareil
 " C'est-il tout, bergère ? "
 C'est-il tout ? "
 " La sainte'vierge, sa mère,
 Lui faisait boir' du lait,
 Saint Joseph, son père,
 Tenait le gobelet.
 " C'est-il tout, bergère ? "
 C'est-il tout ? "
 " Et le bœuf et l'âne
 Étaient là présents,
 Avec leurs haleines
 Réchauffaient l'enfant "
 " Y a rien de plus bergère ? "
 Y a rien de plus ? "
 " Une légion d'anges
 Descendaient du ciel,
 Chantant les louanges
 Du Père Éternel.

NOËL.

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
 — Cloche, carillonnez galement ! —
 Jésus est né ; — la Vierge penche
 Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
 Pour préserver l'enfant du froid ;
 Rien que les toiles d'araignées
 Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
 Ce cher petit enfant Jésus,
 Et pour l'échauffer dans sa crèche
 L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
 Mais sur le toit s'ouvre le ciel !
 Et, tout en blanc, le cœur des anges
 Chante aux bergers : " Noël ! Noël ! "

THROPHILE GAUTHIER.



CADEAUX ! CADEAUX !

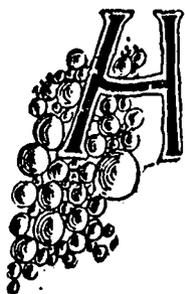
Il n'y a pas, dans toute la ville de Montréal un seul magasin où l'on puisse trouver un choix si riche et si varié de "Cadeaux" et de "Souvenirs" pour les Fêtes, que chez

SEMMEHAACK, 83, Rue St Laurent

On y trouve, en effet, un assortiment immense de Jouets en tous genres, depuis les plus communs jusqu'aux plus riches, des objets pour Cadeaux et Souvenirs fraîchement importés, en un mot tout ce qui peut faire le bonheur de ceux qui reçoivent et le plaisir de ceux qui offrent.

Allez-y, et vous serez contents !

POUR LES FETES.



ONNEUR à ceux qui nous vendent à des prix modérés des marchandises de premier choix !

Et deux fois, trois fois honneur, à ceux qui nous fournissent l'occasion de boire, à l'occasion des Fêtes, un bon verre de VIN PUR, fait avec du jus du raisin et non avec des drogues !

Parmi ces bienfaiteurs des gens qui veulent bien traiter leurs visiteurs, nous mentionnons avec plaisir

M. HENRI ALLARD,

qui a son magasin et son hôtel aux Numéros 401 et 403, Rue Craig, coin de la rue Sanguinet.

P.S. — On trouve chez lui non-seulement des Vins et des Liqueurs de choix, mais aussi des Tabacs et des Cigares capables de contenter les plus difficiles.

SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE.

Sous ce titre M. L. G. ROBILLARD, Secrétaire-Général de l'Union Franco-Canadienne, a publié une brochure d'une trentaine de pages dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Il y est parlé de la vie de famille, de l'épargne et tout particulièrement des sociétés de bienfaisance ; tout cela est traité par un homme qui s'y entend et qui n'avance rien sans preuves.

Il va sans dire que M. Robillard s'occupe surtout de l'Union Franco-Canadienne. Que dirons-nous après lui, de cette association patriotique et charitable ? Nous commencerons par citer un passage d'une lettre de S. G. Mgr André-Albert Blais, évêque de Rimouski :

M. L. G. Robillard,

" Je ne saurais trop vous féliciter du zèle éclairé que vous déployez, dans le but patriotique et religieux d'inculquer à nos population une sage prévoyance des besoins de l'avenir, par la pratique de l'économie qui produira, entre autres fruits si utiles à tous, indispensables même pour plusieurs, ces épargnes que les familles trouveront à leur disposition, dans des Sociétés nationales de bienfaisance solidement établies et fidèlement administrées.

" Ainsi, j'ai lu avec un vif intérêt votre étude. Elle répond à la fin que vous vous proposez d'atteindre, et je suis d'avis qu'en la répandant dans nos campagnes, elle y fera du bien. Sans doute, elle ne réussira pas à dissiper du premier coup tous les préjugés, ni à produire la conviction dans les esprits ; mais elle attirera partout l'attention sur la Société de bienfaisance à taux fixes, dite l'Union Franco-Canadienne," que je recommande de nouveau à la considération de tous mes diocésains."

Puis ce passage d'une lettre de S. G. Mgr L. Z. Moreau, évêque de St. Hyacinthe :

" Je désire beaucoup le succès et la prospérité de l'Union Franco-Canadienne, parce qu'elle est religieuse et nationale, et qu'elle me paraît basée sur des règles prudentes, consciencieuses et sages, ce que n'ont pas l'avantage de posséder ces sociétés sans religion qui viennent des États-Unis et d'Ontario, et qui inondent malheureusement notre province de Québec. Je déplore beaucoup pour ma part cet engagement de nos compatriotes à s'affilier à des sociétés étrangères, dont ils ne connaissent pas l'orientation, les tendances et le fonctionnement. Aussi sont-ils grandement exposés à subir plus tard un mécompte et des pertes bien regrettables. Ils ne manquent pourtant pas à cet égard d'avis désintéressés et salutaires "

..... A ces deux beaux témoignages nous ajouterons ceux de S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal, qui a accepté la présidence d'honneur de cette belle association, et de la plupart des

journalistes canadiens qui ont recommandé chaleureusement l'Union Franco-Canadienne comme la meilleure société de bienfaisance du pays... Et nous n'aurons plus qu'un mot à dire :

Vous qui lisez ceci, procurez-vous la brochure de M. L. G. Robillard, 73, rue St Jacques, Montréal, lisez-la attentivement et... vous saurez ce qui vous reste à faire.



HAUTE POLITIQUE.

Toinette. — Tu es bien fière avec ton seau de lait !

Lisa. — Et contente aussi !..... Nous allons faire la soupe aux huîtres !

Toinette. — C'est pas bon ça !..... j'en ai mangé hier et j'ai été si malade que je n'en mangerai plus jamais de ma vie !

Lisa. — C'est que les huîtres étaient mauvaises. Nous autres, on a été plus fin ! Papa a acheté nos huîtres chez HENRI ALLARD, au No. 401, de la rue Craig Là on ne trouve jamais des huîtres mortes d'ennui ou de vieillesse. Chaque jour elles arrivent là toutes fraîches et la maison est si bien connue qu'elles n'y restent jamais bien longtemps. Henri Allard vend bon marché pour vendre beaucoup et tout le monde s'en trouve bien.

(Cette petite fille parle avec plus de sagesse que beaucoup de grandes personnes.)

TRUC DU CHINOIS

L'anecdote suivante ne date que de sept à huit siècles, mais comme elle avait la Chine pour théâtre, c'est encore de la haute actualité : En ce temps-là régnait l'empereur, Ti-Ti-Po-Po, et les caisses de l'Etat étaient vides. Ti-Ti-Po Po fit construire un pont aux environs de Pékin et statua qu'il serait exclusivement réservé aux personnes qui, comme droit de péage, jetteraient

un certain nombre de pièces d'argent dans la rivière. Ce pont n'était ni plus ni moins commode que les autres ponts existants ; mais par vanité, bon nombre de mandarins s'empressèrent de le traverser et palanquin et d'acquitter cet impôt bizarre. Leur nom fut soigneusement relevé et, un mois après l'empereur rendit un décret confiscant tous leurs biens, sur le motif que Confucius avait érigé en principe que " ceux-là ne sont pas dignes de la fortune qui en font un si mauvais usage "

Il est deux choses que l'on regarde difficilement en face : le soleil et la mort.

L'égoïste n'est jamais reconnaissant ; il grave sur la pierre le mal qu'on lui cause et il écrit dans le sable le bien qu'on lui fait.



LIVROGNE.

Un disciple de Bacchus vient de tomber. Après des efforts inutiles pour se relever, il se résigne à caver son vin dans la boue.

— Tu as tort de boire ainsi, lui dit un gamin.

— Non, répond la brute, mais quand j'ai bu, j'ai tort de vouloir marcher.

Celui qui arrive à la fortune sans mérites, la conserve rarement.

Les calomnieurs s'en prennent volontiers aux hommes de mérite ; on jette des pierres aux arbres chargés de fruits.



LUBY!...

Ceux et celles qui se sont servi de cette composition magique, en font le plus grand éloge.

Elle rend aux cheveux leur couleur primitive, la beauté, le lustre et la force.

Elle produit le même effet sur la barbe.

Quelques bouteilles suffisent pour opérer une transformation complète.

Seulement 50 cents par bouteille.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

SIROP DE . . .
. . . COQUELICOT . . .
. . . COMPOSE.

Le SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est employé avec succès pour le traitement des affections des voies respiratoires, telles que la TOUX, le RHUME, la BRONCHITE, la LARYNGITE, la GRIPPE, l'ASTHME, la COQUELUCHE et les CATARRHES en général, &c.

Un RHUME ne doit jamais être négligé, car souvent il dégénère en BRONCHITE, et, ce qui est bien pis, quelquefois en PNEUMONIE, en PLEURÉSIE ou en PHTISIE.

Il importe donc d'avoir à sa portée une préparation efficace en même temps qu'agréable à prendre chaque fois qu'un de ces fameux CATARRHES nous envahit.

LE SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est bien cet article in-

dispensable aux familles, pour en-
 rayer de suite le CATARRHE à son
 début et le guérir radicalement
 lorsqu'il a déjà fait quelques pro-
 grès.

Essayez-le seulement, et vous le
 trouverez supérieur à bien d'autres.
 Les Enfants en font leurs délices.

250cts.

SEUL PROPRIÉTAIRE,

S. LACHANCE PHARMACIEN.

VINS DU PAYS.

Excellents Vins Purs, Blancs et Rouges

VIN DE MESSE.

LOUIS BELFORT,

VITICULTEUR.

SANDWICH, ONT.

Vient de Paraitre.

LABRADOR ET ANTICOSTI,

Par l'Abbé Huard.

Volume de XV-505 pages, impression et papier de luxe. Illustré de 45 portraits et autres gravures, et d'une carte du golfe St-Laurent dressée expressément pour cet ouvrage.

Journal de voyages. Historique et état présent de tous les postes de la Côte Nord, depuis Betsiamis jusqu'au Blanc-Sablon, et de l'Anticosti. Mœurs et usages des Montagnais. Pêcheurs canadiens et acadiens. Cométiques et chiens du Labrador. Détails complets sur la chasse au loup marin, et la grande pêche au saumon, au hareng, à la morue. La vérité sur l'Anticosti; renseignements inédits; l'entreprise Menier.

Prix, pour le Canada, \$1.50. Par la poste, \$1.60. Etats-Unis, \$1.70.

Au bureau du NATURALISTE, à Chicoutimi et chez les principaux libraires du pays.

Il y a trois sortes d'ignorance: ne rien savoir; savoir mal ce que l'on sait; et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir.

GRANGER FRERES

. . . LIBRAIRES . . .

1699, RUE NOTRE-DAME, - MONTREAL.

CADEAUX DE NOEL

LIVRES D'ÉTRENNES pour toutes les classes de lecteurs, des auteurs les plus en renom avec reliure appropriée.

OBJETS D'ART et de FANTAISIE, cases et coffrets décorés, boîtes à bijoux en cuir de Russie, en celluloid, etc., avec capitonnage en satin.

BOITES A OUVRAGES, boîtes a toilette, Pots à tabac, boîtes pour manchettes et collets.

ALBUMS photographiques, Porte-Folios en cuir riche, Porte-Monnaies, dernière nouveauté.

SECRÉTAIRES en cuir et en bois de tous les prix.

ALBUMS pour autographes. Porte-Musique de toutes sortes.

IMAGERIE RELIGIEUSE et de fantaisie.

CARTES DU NOUVEL AN en français et anglais, recommandées pour le choix de leurs mottos et leur dessin artistique, prix variant depuis 1 sou jusqu'à \$10.00

JEUX FRANÇAIS pour salon.

CHAPELETS montés en or et en argent.

Plumes et crayons en or.

Encriers de fontaine en cuivre, en nickel et en bois.

ALBUMS DIMAGES pour les enfants, ETC., ETC.

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 9

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Deux ou trois jours se passèrent sans incidents dignes d'être racontés.

Un soir, comme la jeune pèlerine arrivait dans un village où elle comptait passer la nuit, elle fut grossièrement insultée par une bande de polissons. L'un d'eux la saisit même par le bras et un autre voulut lui enlever son bâton. Comme elle se défendait bravement, ces misérables la rudoyèrent encore plus. Glaubig intervint comme on le pense bien et mordit un des agresseurs. Alors toute la bande se rua sur la pauvre bête ; de tous côtés Brigitte vit accourir de nouveaux ennemis armés de pieux et de fourches. Elle eut beau supplier, cette foule surexcitée, ne connaissant pas la pitié, la repoussa durement et le pauvre Glaubig fut assommé.

Sa jeune maîtresse pleura sa perte comme celle d'un ami fidèle. Et, malgré la bonté de son cœur, elle eut beaucoup de peine à pardonner le mal qu'on venait de lui faire. Comme elle se trouvait seule et abandonnée maintenant ! Son bon chien lui rappelait si bien la famille absente ; il semblait parfois vouloir lui parler, quand il la voyait fatiguée ou triste..... Et on l'avait tué, pour le punir d'avoir fait son devoir !

Ce ne fut pas, comme elle le raconta plus tard, la moins cruelle de ses épreuves.

VII

L'HOSPITALITÉ.

Le vénérable curé de Bresciola-Borgo se promenait dans le jardin du presbytère. C'était à la fin de l'an 1828, et, malgré la saison avancée les fleurs ne manquaient pas le long des sentiers que parcourait le digne vieillard appuyé sur le bras de sa nièce, une pauvre orpheline qu'il élevait pour l'amour du bon Dieu.

Le vieillard et la jeune fille admiraient les beautés de la nature et louaient en leur cœur l'Auteur de tant de belles choses, lorsque tout à coup le vieux bedeau, secouant son trousseau de clefs, agitant les bras comme des ailes de télégraphe aérien, fit irruption au jardin. Il s'arrêta devant les promeneurs qui l'attendirent nonne d'une grande catastrophe, en le voyant tout pâle et tremblant.

— Qu'y a-t-il donc, mon vieux Tobie demanda le curé, après avoir attendu pendant au moins cinq minutes l'explication du trouble dans lequel il voyait le pauvre homme.

— Ah ! monsieur le Curé, j'en ferai certainement une maladie ! répondit le

bedeau en épongeant son long et maigre visage tout ruisselant de sueur.

— Mais encore.....

— Hier soir, j'ai, selon mon habitude, fait ma ronde à l'église, puis j'ai fermé la porte, soigneusement, comme je le fais chaque jour depuis plus de trente ans.

— Vous êtes un gardien fidèle, mon bon Tobie..... Mais tâchez de vous calmer et continuez votre récit.

— Tout-à l'heure, monsieur le Curé, je me suis rendu à l'église, j'ai ouvert la porte..... jugez de ma frayeur..... sur les marches de l'autel je vis un esprit, un fantôme ou peut être un brigand, car à côté de lui j'aperçus une lance.....

— Un brigand ! s'écria le vieux prêtre, qui sait s'il n'a pas commis un sacrilège ! Courez vite, mon ami, sonnez la cloche, afin que les paroisiens viennent à notre secours, car je suis trop faible pour y aller moi-même.

Le vénérable vieillard était si ému, que sa nièce eut toutes les peines du monde pour le ramener au logis, où il s'affaissa sur un banc.

Entretemps le bedeau, qui pour rien au monde n'eût remis les pieds à l'église, tout seul surtout, avait amené tout le voisinage. Quand il se vit entouré d'une dizaine d'hommes bien armés, le courage lui revint et, à la tête du bataillon, il se dirigea vers l'apparition qui l'avait mis en fuite quelques instants auparavant. Ils trouvèrent, agenouillée, les mains jointes, sur le point de défaillir, une belle jeune fille, ou plutôt une frêle enfant, les yeux brillants de fièvre et les joues pâles comme celles d'une mourante. Ils l'invitèrent par signes à les suivre au presbytère. Les plus agités, la prenant pour une apparition de l'autre monde, proposèrent de vider sur sa tête tout le contenu du bénitier, mais le bedeau, devenu plus brave depuis qu'il avait trouvé du renfort, déclara que M. le Curé saurait bien dire ce que l'on avait à faire, et son idée prévalut.

Par un heureux hasard, le médecin du village, qui venait de passer une partie de la nuit au chevet d'un de ses patients, arriva juste à temps pour voir la jeune étrangère au moment où, entourée comme une prisonnière de guerre, elle sortait de l'église. Il suivit la foule et s'empressa tout d'abord de donner ses soins au vieux prêtre qui venait de perdre connaissance. Puis, s'approchant de la pâle enfant à laquelle la nièce du curé posait vingt questions à la fois, il lui tâta le pouls et constata qu'elle avait une forte fièvre.

— D'où venez-vous, mon enfant, demanda-t-il avec bonté.

La pauvre fille répondit, le mieux qu'elle put, qu'elle venait de la Suisse.

— Alors vous parlez allemand ?

— Oui, monsieur, et français aussi

— Et, où allez-vous ?

— A Jérusalem

— Le délire..... murmura le docteur. Mademoiselle Stella, continua-t-il en s'adressant à la nièce du curé, cette pauvre fille a beaucoup souffert. Elle a surtout besoin de repos ; pouvez-vous la garder ici ?

— Mon oncle serait mécontent si je la laissais partir..... Mon Dieu !..... voilà qu'elle s'évanouit !

En effet, elle n'eut que le temps de recevoir dans ses bras la petite voyageuse que nos lecteurs ont déjà reconnue, la vaillante Brigitte, dont les fatigues et les privations avaient enfin eu raison.

Quelques heures après, les deux jeunes filles causaient familièrement, comme deux amies qui ne veulent avoir de secret l'une pour l'autre. Brigitte, couchée dans le lit destiné aux parents du vieux prêtre qui venait le voir souvent, surtout depuis que sa maladie exigeait plus de soins, Brigitte reposée, mais faible encore, était toujours belle malgré sa pâleur et ce qui la faisait surtout aimer, c'étaient sa piété, la bonté de son cœur et de son âme, qui se reflétaient dans ses beaux yeux. Quant à Stella elle était belle comme une madone de Raphaël et aussi vertueuse que sa nouvelle amie. Rien d'étonnant donc que la conversation de ces deux chastes enfants, doux ramage de deux tourterelles, leur faisait trouver bien courtes les heures qu'elles pouvaient passer ensemble.

Il va sans dire que la plus expérimentée des gardes-malades n'eût pu soigner mieux que ne le fit Stella, cette chère petite amie, qui, la fièvre passée, n'avait plus besoin que d'un peu d'affection pour retrouver ses forces et son énergie.

Plusieurs jours se passèrent ainsi : bientôt Brigitte put se lever. Alors elle dit à son amie qu'elle espérait partir au plus tôt.

— Rien ne presse, répondit Stella ; mon cher oncle vous estime beaucoup, et moi je vous aime comme une sœur.

Comment résister à un si pressant appel, comment repousser la douce prière d'une amie, qui ne demande qu'à prodiguer les les trésors d'un cœur pur, tendre et aimant ?

Et comment expliquer cette secrète sympathie qui pousse l'une vers l'autre deux âmes naïves, bonnes, qui se comprennent si bien, qui semblent s'être connues depuis des années et des années, et qui souffrent tant lorsque sonne l'heure de la séparation ?

Un pieux écrivain nous dit qu'après cette vie, les âmes se retrouvent et se reconnaissent au ciel. Ici-bas aussi, deux personnes qui ne se sont jamais vues peuvent s'aimer et, douce illusion, lorsqu'elles se reconrenent enfin, s'imaginer qu'elles se revoient après une longue absence.

Les âmes d'élite seules observent ce phénomène, que nulle imagination ne saurait comprendre, que nulle plume ne saurait décrire. C'est le surnaturel qui s'impose, malgré les décourageantes théories du froid matérialisme.

A continuer

LES DEUX MUSICIENS DE L'ENFANT JESUS

(CONTE DE NOEL)

La messe de minuit est dite... Sur l'autel
S'éteignent lentement les cierges de Noël ;
Et, sous le porche obscur de l'église, la foule,
En fredonnant tout bas le *Gloria*, s'écoule...

C'est Noël. Cette nuit, tandis qu'ils dormiront,
Jésus viendra baiser tous les enfants au front,
Tous les petits enfants aux grâces souveraines,
Puis leur distribuera ses divines étrennes ;
Et pour le voir passer, l'azur, clair et serein,
Va se parer des fins joyaux de son écrin...
Mais, non, sur ses rubis, ses perles, ses étoiles,
L'azur mystérieux gardera tous ses voiles :
Car voici que soudain le ciel s'est assombri :
La bise dans la nuit jette son aigre cri,
Et sous le vieux portail, la neige, en avalanche,
Roule les flots pressés de sa poussière blanche.

Sous ton portail, ô douce église du bon Dieu,
Qu'ai-je vu ?... Deux enfants n'ayant ni feu ni lieu,
Musiciens errants, pauvres petits artistes,
S'y sont réfugiés, silencieux et tristes,
— Courte sera la nuit, pensaient-ils, et demain,
A l'aurore, demain, quand, par le blanc chemin,
S'en reviendront ici les pieuses phalanges
Chanter l'Enfant Jésus, comme autrefois les anges,
Nous leur jouerons nos airs les plus délicieux :
Pax, Gloria ! " Paix sur la terre et gloire aux cieux ! "

Ils partirent, voilà dix mois, pleins d'espérance,
D'un village toscan, là bas, près de Florence,
Avec un violon, une harpe aux doux sons,
Et la tête et le cœur bourdonnants de chansons.
Ils comptaient aller loin, loin à travers le monde
Treize et neuf ans ; grands yeux bleus ; chevelure blonde,
Pleine de reflets d'or ; front rose, pur et doux ;
Longtemps en eût rêvé dans son cloître, à genoux
Fra Giovanni, l'enfant sublime de Fiésole,
Et, sur fond d'or, il les eût ceints de l'auréole.
Tout le jour, on a pu, la veille de Noël,
Voir, devant l'humble échoppe, au seuil du grand hôtel,
Les deux frères, luttant d'entraîn, luttant d'adresse,
Et, dans leur jeu, tantôt lent comme une caresse,
Tantôt précipité, prompt comme un vif-argent,
D'un mot, d'un bon sourire, entre eux s'encourageant.
Tout le jour, au travers de la ville affairée,
Au milieu de la foule en tout sens attirée,
Musiciens errants, on aurait pu les voir...
On ne les a point vus.

Lorsque arriva le soir,
Tristes, découragés, quand leur pauvre journée,
Sans avoir commencé, fut, hélas ! terminée,
Longtemps on put les voir, les mignons, arrêtés
Sous les miroitements de magiques clartés,
Ici, là, regardant, aux riches étalages,
Les arbres de Noël, les bergers et les mages,
Le bœuf et l'âne, et, sous des palmiers aux fruits d'or,
Un bel Enfant-Jésus qui dans ses langes dort...
On ne les a point vus.

Oh ! vous, heureux dumonde,
Vous à qui tout sourit et pour qui tout abonde,
Vous ne saurez jamais assez combien vers vous
Se lèvent de regards suppliants, tristes, doux,

Le Triomphe de la Verite.

(Suite et Fin)

Il se raidit dans un dernier effort
de volonté pour congédier les
médecins avec quelques mots de
reconnaissance et de politesse ;
mais dès qu'il fut seul, son masque
d'impassibilité tomba, et il se livra
sans contrainte à toute la violence
de son chagrin.

— Jean, mon petit Jean.. —
criait-il en se jetant sur la blanche
couchette et roulant, comme fou,
sa tête dans les couvertures ; —
mon petit Jean, regarde-moi,
parle-moi.. Ne vois-tu déjà plus ce
pauvre vieux père dont tu es tout
le bonheur ?

Hors de lui, il l'avait saisi dans
ses bras, et le pressait contre sa
poitrine, d'une étreinte convulsive.

L'enfant entr'ouvrit des yeux si
éteints, un gémissement si plaintif
s'échappa de ses lèvres, que Daniel
en eut le cœur brisé.

— O Dieu !.. ô mon Dieu !..
— sanglota-t-il éperdu, — ne per-
mettez-vous donc pas que je
consERVE mon fils unique ?..

Qui donc, dans cette chambre
solitaire où il n'y avait en présence
que la Douleur et la Mort, qui
donc venait de parler ainsi ? Quelle
bouche croyante venait de jeter
vers le ciel son ardente suppli-
cation ?

Etait-ce bien Daniel Hersaint,
dont tous les écrits, tous les discours
tendaient à la négation de la
Divinité, Hersaint, le conférencier
sceptique, Hersaint l'athée, qui
venait ainsi d'invoquer Dieu ?

Il ne se reconnaissait pas lui-
même... Un étrange vertige
s'emparait de son cerveau.

En son âme, un violent combat
se livrait entre l'altière raison aux
aboies et la foi réveillée soudain par
le suprême assaut de la souffrance.

A cette heure, son orgueilleuse
assurance s'ébranlait. Il n'osait plus
nier, il doutait... S'il s'était
trompé ?

Si vraiment il y avait une Pro-
vidence ?... S'il était un Dieu
écoutant, miséricordieux, les vœux
et les plaintes des humains ?...

Timide, hésitant, très-humble,
car c'était là le renversement de
tout son système, il murmura, le
front courbé :

— Dieu..... Dieu, existes-tu ?...
peux-tu guérir et sauver ? peux-tu
arracher mon fils à la mort ?...
Oh ! pour que je croie, donne-moi
un signe de ta puissance.

Impuissants, et combien de petites mains roses,
Se tendent vainement vers vos fenêtres closes,
Par les longs soirs d'hiver si durs aux indigents.
Pitié, riches, ayez pitié des pauvres gens !

Les Florentins errants sont là, tous deux, dans l'ombre,
Blottis au coin le plus obscur du porche sombre !
Pour s'abriter ils n'ont à deux qu'un seul manteau,
Pour s'abriter du vent, de la neige... Tito
— C'est le plus jeune — a faim ; il est las ; il sommeille,
Frissonnant dans les bras du grand frère qui veille,
Frêle petit oiseau sous l'aile du bon Dieu.

Et tout au loin, en songe, il revoit le ciel bleu
Du beau pays toscan, de la douce patrie,
Et son petit village, et l'aïeule chérie,
Avec ses longs récits et son chapelet noir
Qu'elle égrenait pour lui, Tito, matin et soir,
Et le premier témoin de leurs joies errantes,
Florence avec ses nuits tièdes et transparentes,
Où l'on pouvait dormir, humble artiste ambulante,
Aux marches d'un palais de marbre rose et blanc,
Tenant en main le luth ceint d'une rouge écharpe.

Un coup de vent, soudain, a fait frémir la harpe,
— "Où suis-je ?" dit Tito qui s'éveille un moment ;
Oh ! la neige ! " Et Tito se rendort doucement.
Tous les deux maintenant, ils reposent... La bise
Pousse toujours la neige au porche de l'église,
Et tout autour des deux Florentins assoupis
Silencieusement monte le blanc tapis.

Mais là-bas apparaît une vive lumière,
On la dirait du jour la blonde avant-courrière,
Joyeuse et bondissant dans l'espace azuré.
Elle met des rayons sur le fronton sacré
Du vieux temple ; et la neige aux lentes avalanches
S'irradie et semble être un vol de roses blanches,
Un léger vol de fleurs des jardins étoilés.
Sous le porche, les deux artistes exilés
Ont vu cette lueur et ces roses neigeuses.
D'abord c'est de l'effroi pour leurs têtes songeuses ;
Puis la frayeur fait place au bonheur triomphant.

O merveille ! Voici venir un bel Enfant ;
Il ne vient pas ; sur un tapis de fleurs il vole.
La lumière lui fait une large auréole.
Blanche tunique aux plis flottants, sandales d'or,
Doux regard et sourire, oh ! bien plus doux encor,
Lys et roses, candeur, joie, innocence et grâce...
Tito l'a deviné : — "Frère, c'est lui qui passe,
Le bel Enfant Jésus ! C'est lui !" — L'Enfant Jésus
Vite met un baiser sur ces deux fronts tendus,
Puis, comme il semble prêt à s'en aller : " Non, reste,
Lui dit ingénument le petit Florentin,
" Reste avec nous, au moins jusqu'à demain matin :
" Nous avons peur la nuit sous ces sombres portiques.
" Reste ! nous te jouerons tous nos jolis cantiques ;
" C'est par bonne maman que nous les avons sus,
" Et là-bas, en Toscane, on les chante..." — Jésus
Eut vraiment de la peine à leur faire comprendre
Qu'en maint et maint endroit il lui fallait se rendre,
Dans cette sainte nuit de sa Nativité :
" Je ne puis m'arrêter céans, en vérité,
" Si douce que me soit, amis, votre demande ;
" Car la nuit sera courte et la terre est bien grande,
" Mais, j'y pense, je puis vous mener ; nous irons
" Ensemble, et chaque fois que sur les petits fronts

Pour que je croie... Ne croyait-il pas déjà, puisque, à mains jointes, il priait et pleurait ?.....

Une minute s'écoula, poignante d'angoisse, aussi longue qu'un siècle ; puis il sembla à Daniel Hersaint que dans sa poitrine, son cœur cessait de battre, que le sang s'arrêtait dans ses veines...

Les yeux de l'enfant, grands ouverts, le regardaient étonnés, ravis indiciblement ; son bras se soulevait comme pour s'enrouler, en une familière caresse, au cou paternel ; mais trop faible, la petite main retomba, et doucement, les lèvres blanches remuèrent.

Avide, Hersaint se pencha pour recueillir les paroles qui, à son âme enivrée, parurent un message du ciel.

— Papa aimé, — murmurait le petit Jean, — ne sois pas triste à cause de moi. Oncle Max a prié pour que je guérisses et toi... si tu pries beaucoup, beaucoup, je crois que je redeviendrai bien portant.

Comme un chêne déraciné, le conférencier socialiste et athée s'abattit, effondré à genoux, couvrant de baisers fous le pâle visage de l'enfant ressuscité.

— Ah ! — bégaya-t-il, — mon Dieu... pardon ! Je crois à votre puissance... à votre bonté !

Minuit avait sonné depuis longtemps qu'il était encore là, l'âme en liesse, regardant dormir son fils miraculeusement arraché à la mort.

Et, à tout instant, de son cœur reconnaissant, montait une fervente, une irrésistible prière vers son Sauveur enfin retrouvé.

Car autrefois, comme un enfant pieux, il avait aimé et prié ce Dieu, plus tard renié dans une ingrate révolte... Sa jeune femme, sa Liette chérie et toujours regrettée le priait aussi... Et Jean, son cher petit Jean, et Max son beau-frère, le saint religieux.

Comment, entre les souvenirs de son enfance et la foi de ceux qui l'entouraient, avait-il pu s'obstiner aussi longtemps dans l'erreur ?

Oh ! il les connaissait, les perfides conseillers qui l'avaient trompé et perdu !... C'étaient ces livres décevants dans lesquels il avait puisé le poison, qui, s'infiltrant en lui, goutte à goutte, avait intoxiqué son âme... C'étaient ces discours, au bruit desquels il s'étourdissait, y étalant avec orgueil sa hautaine incrédulité, sa révolte contre toute autorité, son impatience du moindre

“ Mon front se penchera, vous qu'à mon sort je lie,
 “ Vous jouerez vos jolis cantiques d'Italie. ”

Le pacte que Jésus propose est accepté :
 Et les voilà plongés dans l'immense clarté,
 Dans le nimbe de gloire éclatante et profonde
 Dont marche environné leur Jésus, Roi du monde,
 Eux, ses musiciens ravis et triomphants.

Ils allaient, ils allaient sur ses pas, blonds enfants,
 De ci, de là, semant leurs tendres sérénades
 Par les plaines, les monts, les villes, les bourgades,
 Prompts à suivre partout leur Maître diligent,
 — Tels deux anges portés par leurs ailes d'argent.

Voici, dans la mansarde à tous les vents ouverte,
 Un berceau que défend un peu de serge verte,
 Seul luxe qui sourie au petit nourrisson ;
 Et voici, dans l'hôtel vaste, au fier écusson,
 Un berceau rose, avec brocart, dentelle fine,
 Où tant d'attention exquise se devine.
 Sous la serge et la soie — ô grand cœur, tout aimant ! —
 Partout l'Enfant-Jésus s'incline tendrement,
 Avec un doux parfum de fleurs à peine écloses
 Vers les petits enfants au frais visages roses,
 Labeille sur les fleurs se plaît à se poser,
 Sur tous les jeunes fronts Jésus met un baiser.
 En même temps, Tito joue, avec son grand frère,
 Ses plus beaux airs, des airs inconnus de la terre,
 Ariettes, scherzos, andantes gracieux,
 Comme on entendent, seuls, les Elus dans les cieux.

Sainte nuit de Noël, que n'es-tu sans aurore !
 Ils marchèrent longtemps, longtemps, longtemps encore !
 Par les villes, les bourgs, les plaines et les monts,
 Eux, semant à plaisir leurs douces cantilènes.
 Ils montent maintenant : adieu les vastes plaines !
 Plus d'arrêt ; plus le moindre andante ou concerto.
 Ils montent ; le chemin paraît raide à Tito.
 Quant l'aurore parut, après bien, bien des lieues,
 Ils arrivaient, foulant de hautes cimes bleues,
 Devant la porte d'or d'un merveilleux palais.
 D'aussi beaux, à Florence ils n'en virent jamais,
 Même ceux qu'avait pu dessiner Michel Ange,
 Ni, cette nuit, au cours de leur voyage étrange.
 La porte d'or s'ouvrit devant l'Enfant Jésus,
 Les petits Florentins le suivirent, émus,
 Eblouis à travers l'ineffable lumière....

Le matin de Noël et dès l'heure première,
 La foule, se rendant à l'église, trouvait
 — Tels deux bouvreuils tombés du nid et sans duvet !
 Les deux musiciens, qu'hélas ! rien ne protège,
 Pâles l'un contre l'autre, étendus dans la neige
 Et par le grand sommeil à jamais engourdis...
 L'Enfant Dieu les avait menés au Paradis.

J. BONNEL. *Chan. hon.*

joug, tendances criminelles que,
 dans son égarement, il exaltait
 comme des vertus.

L'un après l'autre, lentement, il
 prit les livres qui l'avaient abusé,
 les feuilletés sur lesquels sa main
 avait tracé, en des phrases d'une
 éloquence magistrale, l'exposé de
 ses dangereuses doctrines ; et,
 bientôt tous, en mille morceaux,
 déchirés et froissés, jonchèrent le
 tapis à ses pieds.

Jean, réveillé, soulevé sur ses
 coussins, le regardait faire en
 souriant ; Hersaint s'agenouilla au
 bord du lit et il entendit la voix du
 cher petit lui répéter doucement :

— Oh ! papa, le bon Dieu va me
 guérir, tout à fait maintenant.

.....
 Le lendemain était un dimanche.
 Dès l'aube, les cloches des églises,
 carillonnant joyeusement, se mirent
 à appeler les fidèles aux messes
 matinales.

Pour la première fois, depuis de
 longues années, Daniel Hersaint
 est allé porter au Seigneur, dans
 l'un de ses temples, l'élan de sa foi,
 de son immense gratitude.

Et lorsque, transfiguré, il revient
 auprès de son petit Jean, celui-ci
 s'écrie avec un joyeux étonnement :

— Tu as été prier le bon Dieu,
 papa !... Tu le feras toujours, dis ?..

Il serra son fils dans ses bras.

— Oui, mon enfant. Cette nuit,
 Dieu a passé par ici. Sa main qui
 t'a guéri, a, du même coup, opéré
 ma conversion.

On frappa doucement à la porte,
 et, sur le seuil de la chambre, le
 visage anxieux du jeune Père
 dominicain se montra.

Inquiet, il venait prendre des
 nouvelles de son neveu.

Hersaint courut à lui les mains
 tendues.

— Max, — lui cria-t-il, — notre
 cher petit Jean est sauvé, Dieu me
 l'a rendu et cette grâce qu'il m'a
 faite a dissipé mon aveuglement.
 J'abandonne mes fausses doctrines..

— Alors, — interrogea le reli-
 gieux avec son indulgent et fin
 sourire, — ces fameuses confé-
 rences ?....

— J'en ferai une encore, — ré-
 pondit gravement Daniel Hersaint.
 — Ce sera la dernière. A cette
 tribune du haut de laquelle ma
 voix a si souvent exalté l'Erreur,
 je veux proclamer demain la
 Vérité. Je veux dire que, mainte-
 nant, je crois qu'il y a un Dieu.

Le flatteur ressemble à l'usurier ; c'est
 toujours à gros intérêts qu'il place ses
 louanges.

Le mensonge, la duplicité, la dissimulation,
 témoignent toujours d'un esprit faible et
 bas.

La médiocrité jointe à la justice vaut
 mieux que de grands biens avec l'iniquité.

La main de la femme vertueuse est toujours
 ouverte à l'indigent ; ses bras sont toujours
 tendus aux pauvres.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The tempo is marked *f a tempo.* The music consists of several measures with chords and melodic lines.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar chordal and melodic structures.

Third system of musical notation, including the instruction *dramatico.* and a dynamic marking *p*. The notation shows a change in mood and dynamics.

Fourth system of musical notation, featuring a series of chords with dynamic markings *ff*, *sfz*, *sfz*, *sfz*, and *sfz* written below the notes.

Fifth system of musical notation, concluding with a dynamic marking *mf* and a final cadence.

First system of musical notation, consisting of two staves (treble and bass clefs) in a 2/2 time signature. The key signature has two flats. The music features chords in the treble and a bass line with chords and some eighth notes. A dynamic marking of *f* is present in the second measure.

Second system of musical notation, consisting of two staves. The treble staff has a dynamic marking of *p* and a slur over the notes. The bass staff has a dynamic marking of *mf*. The music continues with chords and moving lines in both staves.

Third system of musical notation, consisting of two staves. The treble staff has dynamic markings of *p* and *rall.*. The bass staff has a dynamic marking of *a tempo.*. The music includes chords and a more active bass line.

Fourth system of musical notation, consisting of two staves. The music continues with chords in the treble and a bass line with eighth notes and chords.

Fifth system of musical notation, consisting of two staves. The music concludes with chords in the treble and a bass line with eighth notes and chords.

The first system of musical notation consists of two staves, treble and bass. The treble staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a slur over a group of notes in the second measure. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system continues the piece. The treble staff has a melodic line with a slur in the third measure. The bass staff continues with a steady accompaniment. A fermata is placed over a note in the bass staff in the third measure.

The third system shows the continuation of the melody and accompaniment. A dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) is present in the second measure of the bass staff. The treble staff has a slur over the final two measures.

The fourth system concludes the main section. The treble staff has a slur over the final two measures. The bass staff features a *rit* (ritardando) marking in the third measure, leading to a final chord. A treble clef is visible at the end of the system.

The fifth system begins with a repeat sign and a key signature change to one sharp (F#). It includes a dynamic marking of *mf a tempo.* in the bass staff. The treble staff has a slur over the final two measures. A fermata is placed over a note in the bass staff in the third measure.

8

cresc.

8

rit

p

dim.

p

dim.

perdendosi.